

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

69504



Publiée par Polier, Bousset & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 2 AOUT 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 17

LA FIANCÉE DE LA MORT

Neuvième Partie de L'ANTRE DU CRIME, par Xavier de Montépin.



Sa main droite armée s'abattait entre les deux épaules de La Fouine.—(Page 401)

LA FIANCÉE DE LA MORT !

Nouveau Partie de L'ANTRE DU CRIME.

I

Raymond pleurait avec son fils, mais les larmes tombant de ses yeux n'arrêtaient point les paroles sur ses lèvres.

Il voulait arriver vite au bout de la lugubre histoire.

— Cinq ans s'écoulerent... poursuivit-il. Au bout de ce temps, grâce à ma conduite irréprochable, aux protections qui m'avaient suivi, aux sollicitations constantes de notre chère bienfaitrice, et surtout à l'heureuse chance qui me permit de découvrir et de déjouer, au péril de ma vie, un complot formé dans la maison centrale par les condamnés, je fus grâcié...

— Grâcié... répéta Paul.

— Oui, mais à une condition très dure qui faisait de cette grâce une sorte de commutation de peine.

— Dans cette affaire du complot j'avais fait preuve de certaines aptitudes remarquables, d'un grand sang-froid, et d'un courage très calme et très solide... On décida que la réunion de ces qualités devait faire de moi un policier hors ligne, un agent capable de rendre les plus grands services... En conséquence, on m'imposa la condition d'appartenir à la brigade de sûreté pendant tout le temps que ma peine devait durer encore, c'est-à-dire pendant quinze années...

— Tout était préférable à la prison qui m'éloignait de toi, et d'ailleurs le moment approchait où le développement de ton intelligence enfantine allait te permettre de demander : *Où est mon père ? Est-ce que mon père est mort ?* Quelles réponses aurait-on pu faire à ces questions, puisque ton père était vivant et prisonnier ?...

— J'acceptai donc avec reconnaissance, car cette liberté relative me ramenait près de toi ; me permettait de te voir, de t'embrasser, de t'élever, de veiller sur ta santé chancelante...

— Voilà dix ans que j'use ma vie à accomplir avec une conscience absolue le pacte consenti.

— Tu grandissais et à mesure que s'écoulaient les jours je tremblais davantage qu'un hasard fatal ne vint te révéler le passé et t'éclairer sur le présent... Je voulais te conserver à tout prix l'ignorance de ce présent et de ce passé...

— Voilà pourquoi je demandais humblement dans la supplique adressée au ministre que remise pleine et entière me fût faite des cinq dernières années...

— Maintenant, mon fils, le hasard fatal s'est produit !... Ma vie n'a plus de secrets pour toi !... Tu connais toute mon existence... tu connais mes malheurs que les hommes ont appelés des crimes... Rougis-tu de moi ? Méprises-tu ton père ? Veux-tu toujours mourir ?

Paul était tombé à genoux.

C'est lui, à cette heure, qui tendait vers Raymond ses mains tremblantes, en balbutiant :

— Oh ! mon père bien-aimé, me pardonneriez-vous ?... C'est si vous ne me pardonniez pas que je voudrais toujours mourir !

Fromental courut à son fils, le releva et le serra dans ses bras en sanglotant.

Ce fut une douce étreinte que celles de ces deux hommes, et dans sa douceur se noya pendant quelques secondes l'amertume de leurs pensées.

— Ainsi, demanda Raymond en donnant à Paul un dernier baiser, ainsi tu m'aimes toujours, et tu m'estimes encore ?

— Si je vous estime, si je vous aime ? répliqua le jeune homme avec élan. Ah ! mon père, je n'ai pas pour moi votre indulgence... Jusqu'à mon dernier souffle je me reprocherai de vous avoir méconnu... d'avoir douté de vous, ne fût-ce qu'un instant, de vous si grand, si noble, si injustement malheureux ! Cette erreur d'une minute je consacrerai ma vie tout entière à la racheter ! Jamais un père n'aura été admiré, adoré, comme je veux que vous le soyez par moi ! Oh ! mon père, mon père chéri, que vous avez dû souffrir, et que vous devez souffrir encore !

— J'ai beaucoup souffert, c'est vrai, mon enfant ; mais à partir de ce moment, je te le jure, c'est fini !

— Fini ? répéta Paul.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que tu sais mon secret, et que la crainte de te voir l'apprendre me torturerait... Maintenant tu connais le passé, et néanmoins tu m'aimes... Tout est bien ! Avec l'angoisse la douleur a disparu... Je suis calme et j'espère.

— J'irai demain porter cette supplique à qui de droit, et bientôt, si Dieu daigne me protéger, je serai libre, complètement libre... alors nous pourrions quitter Paris tous deux et aller vivre en paix dans quelque solitude où nous serons heureux...

— A qui, mon père, devez-vous porter cette requête ?

— A Mme de Chatelux qui, restant ma providence aujourd'hui comme toujours, a bien voulu se charger de la faire apostiller et de la remettre elle-même au secrétaire particulier du ministre de la justice.

— J'irai avec vous mon père, dit Paul d'un ton résolu.

— A quoi bon ?

— Je veux prier, moi aussi, la mère de Fabien, d'user de toute son influence pour obtenir ce que vous désirez, cette grâce qui n'est que justice...

— Mon cher enfant, je te remercie, mais Mme de Chatelux doit ignorer que le passé t'est désormais connu... Cela vaudra mieux... Maintenant, réponds-moi.

— Que voulez-vous me demander, mon père ?

— Comment se fait-il que tu sois venu ce soir à Paris ?

Une flamme s'alluma dans les yeux de Paul. Une vive rougeur colora ses joues.

La question de Fromental venait de lui remettre en mémoire ce que les violentes émotions lui avaient fait momentanément oublier.

— Mon père... balbutia-t-il avec embarras.

— Était-tu donc amené par des soupçons ? continua Fromental. Tu n'aurais plus aucun motif pour me le cacher, puisque ces soupçons sont éclaircis...

— Non, mon père... je venais chercher ici quelque chose...

— Quoi ?

— La lettre d'invitation du docteur Thompson...

— La lettre d'invitation du docteur ?... répéta Raymond surpris.

Paul fit un signe affirmatif.

— Que voulais-tu faire de cette lettre ?

— La présenter aux gens du docteur en me rendant à l'invitation.

— Cette invitation, tu l'avais déclinée il y a quelques jours, malgré mes instances pour te la voir accepter.

— C'est vrai.

— A quel propos ce brusque changement de résolution ?

— Je sais aujourd'hui une chose que j'ignorais il y a trois jours...

— Quelle est cette chose ?

— C'est, répondit Paul d'une voix vibrante, que je rencontrerai chez le docteur Thompson celle que j'aime et que je croyais perdue pour moi !...

Raymond se sentit pris d'une vague inquiétude.

— Celle que tu aimes... cette jeune femme ou cette jeune fille inconnue... tu dois la rencontrer à l'hôtel de la rue des Mirametail ?

— Oui, mon père...

— Comment le sais-tu ?

— Un hasard providentiel m'a mis sur la piste. Nous cherchions, vous et moi, bien loin, ce qui était tout près de nous. Ce soir je la verrai... Je saurai si elle est libre... S'il m'est permis de l'apercevoir, et si j'ai la chance d'être payé de retour...

— C'est à elle que tu comptes demander tout cela ?

— Non, c'est au docteur lui-même, et c'est lui qui répondra.

— Lui !... Explique-toi !...

— Marie est la pupille du docteur Thompson.

Raymond pâlit en répétant :

—Sa pupille...

—Oui, mon père, et n'est-ce pas très heureux pour moi, puisque le docteur vous aime, qu'il me témoigne beaucoup de sympathie, et qu'il vous a promis qu'il me rendrait la santé ? Vous vous souvenez bien de la façon dont il m'a pressé de lui confier le secret de ma souffrance morale, de lui avouer mon amour... et qu'après mon aveu il vous a dit :

—Je vous ai montré le mal, monsieur... je guérirai le corps. Guérissez l'âme !...

«Ma vie est attachée à mon amour et le docteur Thompson ne voudra pas que je meure, puisqu'il vous a juré que je vivrai»

Fromental regardait son fils avec une épouvante grandissante.

Pour la seconde fois il répéta avec une expression étrange :

—La pupille du docteur Thompson...

—Mais qu'avez-vous donc, mon père ?... demanda Paul, frappé et inquiet du changement de physionomie de Raymond. Vous devriez, ce me semble, vous réjouir de cette nouvelle qui me remplit de joie... Au lieu de cela, vous paraissez frappé de stupeur et d'épouvante en apprenant que j'ai retrouvé celle en qui je mets tous mes espoirs de bonheur ! Ne vous le rappelez-vous pas, mon père, en présence du docteur, vous aviez pris l'engagement de chercher cette jeune fille, de la trouver et de me rendre heureux ?

—Ah ! s'écria Raymond avec désespoir, c'est moi qui m'abusais et c'est toi qui avais raison tout à l'heure ! Oni, cent fois oui, mieux vaudrait que tu sois mort !...

—Mon père, mon père, je ne vous comprends pas, et vous m'épouvantez ! répliqua Paul avec effarement. Il n'y a qu'un instant notre horizon noir semblait s'éclaircir, nous formions des projets, nous entrevoyions un peu de calme après tant d'orages, et voilà maintenant que vous désespérez ! Pourquoi ?

Raymond prit son fils dans ses bras, et le pressant contre sa poitrine, répondit :

—Pauvre enfant, malheureux enfant... ne comprends-tu donc pas !...

—Que puis-je comprendre ?...

—Qu'il faut t'éveiller d'un rêve !... que la réalité est là, insurmontable !... que ton bonheur est impossible !... que l'obstacle est insurmontable !...

—C'est en vous écoutant que je crois rêver, mon père !... Pourquoi mon bonheur est-il donc impossible ?... quel est l'obstacle insurmontable dont vous parlez ?...

—L'obstacle ? répéta Raymond, si tu ne le vois pas, c'est que tu es aveugle !... il existe... il existera toujours !... C'est la tâche éternelle faite au nom de Fromental par ton père, et dont la hache rejaillit sur toi ! Quel est l'homme honorable qui donnera sa fille, ou même sa pupille, au fils d'un condamné pour vol et pour assassinat, sorti par grâce de la maison centrale et, par faveur, devenu policier ?...

—Mon père... mon père... ne dites pas cela ! s'écria Paul. Voyez pitié de moi !... Ne dites pas cela !...

—Je dis ce qui est, mon pauvre enfant... Lorsque je t'ai promis de fouiller le monde pour trouver celle que tu aimais et que tu te la donner si je pouvais, j'ai promis cela sans réfléchir à ta position... J'étais désespéré de te voir souffrir... Je voulais gagner du temps... Je pensais que peut-être ce grand amour n'était qu'une simple fantaisie qui peu à peu s'effacerait de ton cœur et de ton esprit... Mais aujourd'hui bien loin de s'éteindre, l'amour est devenu passion, il te dévore, et l'illusion n'est plus possible... Je vois la réalité telle qu'elle est, implacable sans pitié, et je me demande si Dieu ne devrait point, par sa bonté, nous frapper tous les deux comme il a frappé ta mère !

—N'appellez point la mort, mon père !... Ne blasphémez pas !... s'écria Paul. Rien ne vous prouve que le mal soit sans remède.

—Mais vous ai jugé sur les apparences, je vous ai cru coupable d'un instant, par cela seul que vous aviez été condamné, et quand j'ai su le secret du passé votre innocence m'est apparue radieuse, éclatante... L'homme béni par une condamna-

tion odieuse était un juste et un martyr !... Si je suis aimé de Marthe, je lui raconterai tout, comme vous venez de me le raconter à moi-même... Vous direz au docteur ce que vous avez fait, ce que vous avez souffert, et ils vous absoudront tous les deux, de même que je vous ai absous !

—Toi, tu es mon fils... Les autres ne sont que des indifférents...

—Je suis certain que Marthe a un cœur d'or, une âme exquise capable de tout comprendre. Quant au docteur Thompson, il se connaît en hommes et j'ai bien deviné qu'il éprouvait pour vous la plus haute estime... Père, ne désespérez pas... Je veux voir Marthe... je veux lui parler... je veux avoir avec elle une explication décisive. Si cette explication devait être retardée, l'incertitude me tuerait, je le sens... Ne m'imposez point ce supplice !... Donnez-moi la lettre d'invitation du docteur et permettez-moi d'en faire usage...

—Tu l'exiges ? demanda Raymond d'une voix brisée.

—Je n'exige rien... je supplie... Onze heures et demie viennent de sonner... un peu après minuit je serai chez le docteur Thompson... Demain matin je vous dirai si je puis être heureux...

Raymond avait pris sur son bureau, parmi d'autres papiers, la lettre d'invitation.

Il la tendit à Paul.

—Va mon pauvre enfant !... lui dit-il, va où ton destin te pousse, et que Dieu veuille sur nous !...

Paul saisit la lettre, embrassa son père et s'élança vers sa chambre particulière.

Quelques minutes plus tard, correctement vêtu de noir et cravaté de blanc, il revenait trouver Raymond et lui glissait dans l'oreille ces mots, en l'embrassant une fois encore :

—Courage, père, et bon espoir... Une voix intérieure m'annonce que l'avenir est à nous...

Fromental sans répondre, secoua la tête d'un air de doute.

Paul sortit de la maison, prit un fiacre sur le quai et cria au cocher :

—Rue de Miromesnil !

Dès neuf heures du soir, les invités commençaient à envahir l'hôtel du docteur Thompson.

Les invitations lancées dans la ville avec une certaine profusion et un éclectisme bien entendu, s'adressaient à ce qu'on est convenu d'appeler le *Tout-Paris*.

Or, ce *Tout-Paris* se compose des individualités marquantes des lettres et des arts, du journalisme et de la science, de l'aristocratie, de la haute banque, de la grande industrie et de la magistrature.

Naturellement beaucoup de ces appelés s'étaient abstenus, mais beaucoup n'avaient point dédaigné de venir, poussés par la curiosité, désireux de connaître l'homme du jour, le spécialiste de premier ordre, à peine arrivé et déjà célèbre.

Le docteur plut à tout le monde.

On lui trouva bonne mine et sa physionomie fut déclarée sympathique.

Son amabilité sans pose, la simplicité de son attitude, la cordialité de son accueil, conquièrent l'unanimité des suffrages.

Le luxe de bon goût de l'installation fut fort apprécié par les connaisseurs.

Bref Jacques Legarde obtint un succès complet, ou pour mieux dire il remporta une victoire indiscutée, car nombre de gens venus avec l'idée fixe qu'ils allaient être reçus par un charlatan reconnaissaient de la meilleure grâce du monde qu'ils se trouvaient en présence d'un homme du monde doublé d'un savant, et, chose rare, d'un savant ne faisant point étalage de sa science.

Angèle et Pascal avaient leur petite part du succès, l'un comme secrétaire particulier et ami très intime du docteur, l'autre comme une parente éloignée retrouvée en France par l'Américain.

L'un et l'autre d'ailleurs faisaient preuve de grand tact en s'effaçant de leur mieux.

Le médecin-légiste rencontré dans la journée par le pseudo-

Thompson chez Mme Labarre était arrivé l'un des premiers, et se mêlant aux groupes ne tarissait point en éloges au sujet de son *très distingué confrère* dont il avait été à même d'apprécier le rare mérite et l'admirable justesse de vues.

On annonça la comtesse de Chatelux et M. Fabien de Chatelux.

Jacques Lagarde alla vivement à la rencontre des nouveaux venus et redoubla de courtoisie pour les accueillir.

—Je vous ai tenu parole, vous le voyez, monsieur le docteur... dit la comtesse en souriant.

—Et je ne sais, madame, comment vous en témoigner ma reconnaissance, à vous et à M. votre fils, car je suis certain qu'il m'a fait l'honneur de plaider ma cause auprès de vous, répliqua Jacques.

—Vous ne vous trompez pas...

—J'ose espérer que M. de Chatelux voudra bien me continuer ses sympathies...

—Ah ! certes, je vous le promets ! fit vivement le jeune homme en tendant la main au pseudo-Thompson.

La comtesse reprit :

—J'ai tenu ma promesse, monsieur le docteur... je pense que vous n'oublierez point de tenir la vôtre...

—De quelle promesse, madame, me faites-vous l'honneur de me parler ?

—Celle de me présenter cette jeune fille, si charmante, dit-on, qui est votre protégée et votre pupille...

En entendant parler sa mère Fabien sentit son cœur se mettre à battre avec violence, et tout le sang de ses veines monter à ses joues.

—Je n'aurais eu garde d'oublier cela, madame... répliqua Jacques Lagarde. Si je ne vous ai pas encore présenté ma pupille, c'est qu'un peu de faiblesse, suite inévitable de la grande émotion ressentie par elle, l'a retenue dans son appartement plus tard qu'elle n'aurait voulu. En ce moment elle achève sa toilette et ne tardera pas à venir nous rejoindre...

De nouveaux invités entraient dans les salons.

Jacques dut quitter Mme de Chatelux et son fils pour aller les recevoir :

Pascal, à un moment donné, se trouva près de lui.

—Je n'entends point annoncer les Fromental... lui dit-il. Est-ce que par hasard ils ne viendraient pas ?

—Je l'ignore, mais je suis absolument certain qu'une lettre d'invitation, dont j'ai moi-même écrit l'adresse, leur a été envoyée, et non par la poste... remise en mains propres au concierge de leur maison...

—Le père et le fils étaient-ils à Paris ?

—Ils y étaient.

—Tu n'as rien appris de nouveau à leur sujet ?

—Rien. De ce côté il y a un mystère ; mais peu nous importe pourvu que nous ayons la médaille.

Les deux complices se séparèrent.

Mme de Chatelux au bras de son fils parcourait les salons, et s'arrêtait d'instant en instant pour échanger quelques paroles avec des personnes de sa connaissance.

Fabien voyait des jeunes filles charmantes qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer, mais pas une d'elles ne lui semblait à même de rivaliser avec la pupille du docteur Thompson ; pas une d'elles ne pouvait lui disputer sans folie, se disait-il, le sceptre de la beauté.

L'orchestre préludait, car, bien que les lettres d'invitation eussent parlé seulement d'une soirée musicale, on allait danser.

Un des grands valets de pieds décoratifs engagés pour contribuer à l'effet général vint dire quelques mots à l'oreille de Jacques Lagarde.

Ce dernier quitta aussitôt les salons.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, puis la porte par laquelle il venait de sortir s'ouvrit à deux battants, et il reparut ayant à son bras Marthe Grandchamp.

La jeune fille était éblouissante sous sa robe noire à longues traîne et à corsage légèrement décolleté, dont la nuance sombre faisait valoir la chaude pâleur de son admirable carnation.

Sa chevelure blonde, relevée très haut, la coiffait comme d'un casque d'or et formait une franche soyeuse sur son front, au-dessus de ses sourcils bruns qu'on eût dit tracés par le pinceau d'un grand artiste.

Elle tenait les yeux modestement baissés, et ses longs cils voilaient à demi l'éclat de ses prunelles couleur d'azur.

Il était impossible de rêver un ensemble plus exquis, plus merveilleux, plus incomparable.

Un petit murmure d'admiration s'éleva.

Marthe entendit ce murmure, en comprit le sens, et la blancheur de camélia de son visage se teinta de rose vif.

Deux cœurs en ce moment se mirent à battre avec un redoublement de violence.

L'un de ces cœurs était celui de Jacques Lagarde.

Le pseudo-Thompson délirait littéralement en voyant l'élite de Paris proclamer ainsi la beauté de cette enfant qu'il adorait et dont il comptait faire sa femme un jour.

Malheur à celui qui, en ce moment, aurait jeté sur Marthe un regard d'amour !

Ce regard eût été son arrêt de mort.

Pascal, les yeux tournés vers son complice, lisait de loin sa pensée sur son visage.

—Comme il l'aime ! se disait-il, non sans quelque dédain, je n'aurais pas cru ça de lui !... Un homme si fort ! Ce que c'est que de nous, cependant ! Peut-on jamais répondre de soi-même ! Le plus malin se laisse pincer à la minute où il s'en doute le moins !

L'autre cœur, dont les battements se seraient entendus à tout le monde eût fait silence, était celui de Fabien de Chatelux.

Le jeune homme revoyait, plus splendidement belle et plus radieuse encore, celle dont il s'était follement épris lors de leur unique rencontre.

Jacques Lagarde présentait Marthe à ses invités

Quoique très timide, et malgré son manque absolu d'habitude du monde, la jeune fille répondait aux compliments avec une grâce infinie ; son embarras même semblait plein de charme.

Le pseudo-Thompson traversa la foule pour s'approcher de la comtesse de Chatelux et de Fabien, et dit :

—Permettez-moi, madame, d'avoir l'honneur de vous présenter ma chère pupille et de vous demander pour elle une part de vos sympathies... Je vous affirme qu'elle les mérite... Et un grand dans l'isolement, et jusqu'à ce jour, jusqu'à cette heure, elle ne connaissait rien du monde... son éducation sur ce rapport est donc bien incomplète, mais elle a le cœur plus loyal et l'âme la plus franche... Monsieur Fabien de Chatelux lui est venu en aide dans un moment de péril... Elle lui doit peut-être la vie... C'est un titre de plus à votre bienveillance.

Fabien, avons-nous besoin de l'affirmer ? buvait les paroles du docteur.

Mme de Chatelux, attirant à elle la protégée de Jacques, l'embarassa sur le front et répondit :

—Chère enfant, mes sympathies et ma bienveillance sont tout entières acquises, n'en doutez pas... En échange de l'affection que je vous promets, donnez-moi la vôtre.

—Ah ! madame, répliqua Marthe très touchée, — comment vous exprimer toute la reconnaissance que j'éprouve en vous entendant me parler avec une bonté si grande ! Vous daignez m'accorder votre affection et me demander la mienne. C'est à vous, madame, à vous tout entière... Je vous aime de tout mon cœur...

Marthe poursuivit, en s'adressant à Fabien qui tenait comme la feuille sous le regard candide de la jeune fille :

—Je suis heureuse, monsieur, de pouvoir vous témoigner ma gratitude... vous qui m'êtes venu, sans me connaître, généreusement, courageusement en aide... Ainsi que le fut tout à l'heure le docteur Thompson, je vous dois peut-être la vie. Le souvenir d'un tel service ne s'efface jamais d'un cœur reconnaissant, il ne s'effacera pas du mien...

Et Marthe tendit sa petite main fine et d'une forme exquise à Fabien qui la prit avec ivresse, mais qui n'osa la serrer qu'à peine.

— Maintenant les présentations sont faites et bien faites. dit Jacques Lagarde. Rien n'empêche plus de danser.

— Oui... oui... murmurèrent des voix de jeunes filles impatientes et mal élevées. Dansons vite... On a déjà perdu beaucoup de temps...

— Me ferez-vous l'honneur d'ouvrir le bal avec moi, mademoiselle ? demanda Fabien.

— Je le voudrais, monsieur, répondit Marthe, et croyez qu'il m'en coûte de vous refuser la première chose que vous me demandez, mais c'est impossible.

— Impossible ! répéta le jeune homme, permettez-moi de vous demander pourquoi ?

— Regardez-moi, monsieur... Ce n'est pas une fantaisie qui m'a fait choisir la couleur sombre de mon vêtement... Cette robe noire est une robe de deuil et mon cœur est en deuil en effet. Je viens de perdre, il y a de cela bien peu de temps encore, une personne qui m'était bien chère... qui m'était chère plus que tout le monde ! La blessure est saignante. Prendre ma part, en ce moment, de certains plaisirs mondains me semblerait un sacrilège... Voilà pourquoi je ne puis danser... Mais je vais donner des ordres et l'orchestre ne fera pas attendre les danseurs...

Fabien éprouvait un désappointement profond.

Il avait compté, grâce au quadrille, à la valse ou à la polka, se ménager avec Marthe une sorte de tête à tête au milieu de la foule, et cet espoir se trouvait déçu.

Marthe avait déjà fait deux pas du côté de l'orchestre, mais elle s'arrêta et revint à la comtesse de Chatelux.

— Je ne vous quitte pas ainsi, madame... lui dit-elle, votre bonté pour moi m'est allée au cœur... Si vous voulez bien me le permettre, je viendrai vous retrouver et causer avec vous...

— Je vous le permets d'autant plus volontiers, ma chère enfant, que j'allais vous le demander... répliqua la comtesse avec un sourire.

— Alors, madame, à tout à l'heure...

Et Marthe s'éloigna, gracieuse et rapide, suivie d'un escadron de jeunes filles impatientes de danser et sentant, comme on dit vulgairement, *des fourmis dans leurs mollets*.

Fabien prit le bras de Mme de Chatelux, et se penchant un peu pour mettre ses lèvres juste au niveau de son oreille, murmura d'une voix un peu tremblante, avec une émotion qu'il cherchait vainement à dissimuler :

— Eh bien ! mère, avais-je exagéré quelque chose ? As-tu jamais rien vu de plus charmant que cette jeune fille ?...

— Tu n'avais rien exagéré, répondit la comtesse, elle est absolument exquise et du premier regard elle a fait ma conquête...

Le temps avait passé.

Il était en ce moment onze heures du soir.

La fête commençait à s'animer.

Jacques rejoignit Angèle et Pascal dans un petit salon.

— Eh bien ! fit-il en les abordant, qu'en pensez-vous, mes bons amis ?... croyez-vous que ce soit un succès ?...

— Succès complet ! répliqua Pascal, tu es un homme de génie et demain on ne parlera que de toi dans Paris...

— Supposez-vous que désormais un soupçon quelconque puisse atteindre le docteur Thompson ?

— Assurément non !... jamais position ne fut mieux assise. Pour la compromettre il faudrait de nombreuses imprudences, et nous n'en commettrons aucune...

— Avez-vous remarqué Fabien de Chatelux ? reprit Jacques.

— Oui, dit Angèle.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il est absolument toqué de Marthe, ça saute aux yeux, et avant une heure il le lui dira...

— C'est aussi mon avis... appuya Pascal.

— Alors, il est à nous... Marthe, à qui j'ai fait la leçon qu'elle s'en doute, l'écouterait par politesse, parce qu'il est

l'ami de la maison, et aussi par reconnaissance du service qu'il lui a rendu... Il est d'ailleurs homme du monde jusqu'au bout des ongles et ne prononcera pas une parole dont puisse s'effaroucher la plus chaste jeune fille... Se voyant écouté Fabien se croira, non point aimé sans doute, mais au moment de l'être... Il ne recule en fait pas davantage pour devenir absolument maîtres de la situation... Je crois utile qu'Angèle gagne la confiance du jeune comte et devienne la confidente et la protectrice de ses amours.

— Facile ! dit la plantureuse beauté sur le retour. Je m'en charge, et vous pouvez vous en rapporter à moi, ça sera conduit de main de maître...

— Quant à toi, poursuivit le pseudo-Thompson en s'adressant à Pascal, continue à surveiller tout...

— Sois tranquille. A quelle heure faudra-t-il ouvrir les portes de la salle à manger où j'ai fait dresser les buffets ?

— A minuit ; si je n'étais pas dans le premier salon au moment où on annoncera les Fromental père et fils, reçois-les et viens me prévenir.

Jacques ayant fini ses recommandations à ses deux associés, sortit du petit salon et Angèle le suivit.

Fabien de Chatelux avait laissé sa mère causer avec des personnes amies, et en attendant le retour de Marthe il errait à travers la foule.

Angèle s'arrangea pour le rencontrer ; quand elle ne fut plus qu'à quelques pas de lui, elle lui sourit et d'un mouvement coquet de son éventail elle l'appela.

Le jeune homme s'empressa de la rejoindre.

— Pardonnez-moi, madame, si je ne vous ai pas encore présenté mes respects... lui dit-il en s'inclinant. La faute en est, non à moi mais à l'affluence des invités du docteur Thompson... Au milieu de cette affluence je vous ai cherchée vainement...

— Je regrette, monsieur le comte, que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt... répondit Angèle avec un nouveau sourire, j'avais hâte de faire ce que mon cousin le docteur Thompson a déjà fait, c'est-à-dire de vous témoigner ma gratitude du grand service que vous avez rendu, à ma petite amie Marthe et à moi... Oh ! nous avons eu bien peur !...

— Il y avait de quoi, madame ! Grâce au ciel vous vous en êtes tirées saines et sauvées, mais le danger était sérieux...

— Très sérieux !... Nous pouvions être broyées, Marthe ne l'ignore pas, et elle sait bien ce qu'elle vous doit... Sans cesse elle me parle de vous, de votre sang-froid, de votre courage, et aussi de votre courtoisie...

Ces paroles mielleuses chatouillèrent délicieusement l'esprit et le cœur de Fabien.

Marthe parlait de lui sans cesse, la cousine du docteur Thompson venait de l'affirmer, et elle en parlait avec des éloges les plus flatteurs.

Il y avait là de quoi tourner cent fois une tête plus solide que la sienne.

Angèle semblait aimer à causer.

Par elle le jeune homme pourrait sans doute connaître la pensée entière de Marthe.

Tout d'abord il fit son bras à la forte femme qui le prit et sur ce bras s'appuya doucement.

— Vraiment, demanda-t-il ensuite, vous m'avez fait l'honneur de vous entretenir de moi avec la pupille du docteur Thompson ?

— Nous n'avons même pas eu d'autre sujet de conversation depuis l'accident, répondit Angèle en entraînant Fabien qu'elle fit asseoir à côté d'elle sur un divan dans un coin isolé, sous une sorte de berceau formé par des plantes vertes des tropiques, puis elle continua : Ah ! notre chère Marthe est un cœur d'or, une âme reconnaissante... Elle est persuadée qu'elle vous doit la vie...

— C'est de l'exagération, madame...

— Non pas ! C'est bel et bien de la réalité ! Qui sait ce que peut devenir une syncope non combattue en temps utile ? On a vu des femmes évanouies qui ne reprenaient pas connaissance

et qui s'en allaient dans l'autre monde faute d'un flacon de sel anglais... Ça, monsieur le comte, c'est de l'histoire ! Marthe le sait bien... Oui, oui, la jolie mignonne n'ignore point ce qu'elle vous doit...

—S'en souviendra-t-elle ?

—Sa mémoire est excellente, comme son cœur...

—Je n'en doute pas... mais à la longue tout s'efface... J'ai fait d'ailleurs ce que beaucoup d'autres auraient été heureux de faire à ma place... Mlle Marthe a bien voulu me remercier... Sa dette est payée...

Angèle, en comédienne consommée qu'elle était à la ville, regarda Fabien de côté, avec un sourire d'une expression indéfinissable.

—Me permettez-vous de vous adresser une question ? demanda le jeune homme.

—Dix questions si vous voulez...

—Eh bien ! qui vous fait sourire ainsi ?

—Ce que vous venez de me dire...

—Pourquoi ?

—Oh ! mon Dieu, tout simplement parce que vous n'en pensez pas un mot !...

—Par exemple ! commença Fabien.

—N'ajoutez rien, ce serait parfaitement inutile ! interrompit Angèle. Vous savez à merveille que Marthe n'oubliera pas... et ses regards vous l'ont surabondamment prouvé ce soir...

—Ses regards ?... répéta Fabien, n'osant comprendre.

—Eh ! bien, oui, parbleu ! ses regards !... Les doux regards de ses beaux yeux ! il me semble qu'à vingt ans c'est un langage que l'on comprend de reste !... Ah ! si j'étais bien sûre que vous soyez raisonnable et discret surtout...

—Eh bien ?...

—Je vous ferais une confidence.

—Laquelle ?

—Jurez-moi d'abord de garder absolument secret ce que je vais vous apprendre...

—Je vous le jure...

—Sur quoi ?

—Sur mon honneur de gentilhomme...

—Voilà un serment qui me rassure... Je me risque... j'ai tort certainement, mais je me risque tout de même... Voici ma confidence : Vous avez produit sur l'imagination de Marthe une impression profonde... ainsi que je vous l'affirmais tout à l'heure elle ne pense qu'à vous... elle ne parle que de vous... et...

Angèle s'interrompit.

—Continuez, madame... continuez, je vous en supplie ! dit Fabien d'une voix tremblante.

—Et, ma foi, poursuivit la forte femme avec des intonations de grande comédienne, je crois bien qu'à l'imagination on peut ajouter le cœur, et que si la belle mignonne ne vous aime pas encore, elle est tout près de vous aimer.

Fabien sentait une véritable ivresse s'emparer de lui.

Angèle lui versait goutte à goutte un philtre brûlant qui mettait la fièvre dans ses veines et le délire dans son âme.

—Ah ! madame... madame... s'écria-t-il en prenant les mains d'Angèle et en les serrant dans les siennes de toutes ses forces, que vous me rendez heureux ! Oui, elle m'aime... elle doit m'aimer... car moi je l'adore... je l'adore à deux genoux... je suis prêt à donner mon sang pour elle...

—Chut ! chut ! Taisons-nous ! soyons sage ! fit l'amie de Pascal en dégageant une de ses mains et en donnant de petits coups d'éventails sur les doigts de Fabien. Est-ce là ce que vous appelez être raisonnable ? Parole d'honneur, si j'avais su, je n'aurais rien dit ! Songez donc que si le docteur Thompson se doutait que j'ai parlé, nous serions trois en butte à son mécontentement... à sa colère...

—Trois ?

—Le compte est bien facile à faire... Marthe, vous et moi.

—Mais pourquoi ce mécontentement ? cette colère ?

—Vous me forcez à trahir encore un secret ! Je m'y ré-

signe... Figurez-vous que mon cher cousin n'a pu garder le calme de son cœur auprès d'une jeune fille aussi parfaitement belle que l'est Marthe Grandchamp.

—Le docteur aime sa pupille ! murmura Fabien avec un frisson.

—Il ne me l'a pas dit, mais c'était facile à deviner, et je suis certaine, absolument certaine qu'il nourrit l'espoir de devenir un jour ou l'autre le mari de Marthe Grandchamp.

—Vous m'épouvantez ! balbutia le jeune comte de Chatelux devenu très pâle.

—A quel sujet cette épouvante ?

—Au sujet du mariage dont vous parlez...

—Je n'ai jamais cru qu'il se ferait, et je le crois aujourd'hui moins encore que je le croyais hier...

—Si cependant Mlle Marthe allait aimer son tuteur auquel l'attachent des liens de reconnaissance...

Angèle se mit à rire.

—Oh ! je vous en conjure, madame, ne riez pas ainsi ! dit Fabien dont le cœur était serré comme dans un étou. Ne riez pas et répondez-moi...

—J'ai répondu d'avance ! En vous disant que je vous croyais aimé de Marthe, n'était-ce point vous dire que Marthe n'aimerait jamais le docteur autrement que d'amitié ?... L'espoir dont se leurre mon cher cousin est irréalisable... l'avenir lui ménage une déception...

—Et moi qui comptais lui avouer l'état de mon cœur !

—Un joli *impair* que vous auriez fait là, monsieur le comte !... Vous auriez été bien reçu !... C'est pour cela qu'il importait de vous prévenir... Gardez bien votre secret... gardez-le pour tout le monde...

—Même pour ELLE ?...

—Ce serait peut-être pousser un peu trop loin la discrétion, mais veillez sur vous et faites en sorte de ne point vous trahir... J'aime Marthe très tendrement, et vous m'êtes, cher monsieur Fabien, tout particulièrement sympathique. Plein de reconnaissance, Fabien s'inclina.

Angèle poursuivit :

—Si, comme je le crois, votre cœur et le cœur de Marthe s'entendent, vous formerez un couple charmant, uni par l'amour pur, et je n'ai jamais pu me désintéresser des amoureux sincères. Ça, voyez-vous, c'est plus fort que moi ! Je me donne donc la mission de veiller sur vous deux et de vous défendre contre tout péril... Seulement, il faut suivre mes conseils. Que votre amour reste un secret, excepté pour elle et pour moi... Peut-être qu'en écoutant l'aveu des sentiments qu'elle vous inspire, Marthe ne semblera pas le prendre au sérieux et ne vous répondra point par un aveu pareil... Vous ne devez en concevoir nulle inquiétude. Marthe est très encline à être très timide, et son tuteur, que cependant elle aime beaucoup, lui fait grand-peur... la seule idée de le mettre en colère l'antit... la paralysie... Vous voilà tout à fait au courant de la position.

—Cette position est cruelle !...

—Bah !... tout s'arrange dans la vie ! Soyez patient, plus tard nous aviserons ! Qui sait si je n'amènerai pas même mon cousin à comprendre qu'à son âge et sérieux comme il l'est, on n'épouse pas sans péril une fille de cette jeunesse de cette beauté... Il renoncerait donc à ses projets à votre profit... Si tant est que le comte de Chatelux daigne lui à Marthe Grandchamp l'honneur de demander sa main...

—Epouser Mlle Marthe est mon plus cher désir et serait le bonheur de ma vie ! fit le jeune homme avec entrainement.

—Espérez, alors !... C'est moi qui vous le dis, espérez. Quittons-nous maintenant et souvenez-vous que vous avez moi une alliée fidèle. Mais gardez cela pour vous seul, c'est indispensable !... Si notre alliance était divulguée, ou seulement soupçonnée, je me verrais réduite à l'impuissance...

—Je garderai le secret, madame, et j'ose compter absolument sur vous...

Angèle répondit par un sourire plein de promesses et se loigna radieuse, enchantée du plein succès de la comédie qu'elle venait de jouer à Fabien.

Celui-ci était au comble de la joie.

Son cœur débordait d'amour et d'enthousiasme.

D'après les confidences qu'il venait d'entendre et dont rien ne pouvait lui faire suspecter la sincérité, il avait le droit de se croire aimé ou au moment de l'être.

Il allait parler à Marthe, il allait lui dire qu'il l'aimait plus que sa vie, et que parmi toutes les jeunes filles du monde c'est elle qu'il choisissait pour partager sa vie.

Dans cette disposition d'esprit, il ne songeait qu'à rejoindre la pupille du docteur et la cherchait partout.

Il l'aperçut causant avec Mme de Chatelux et il se hâta de s'approcher des deux femmes.

— Je vous attendais, monsieur... dit Marthe en souriant.

— Pourquoi, mademoiselle ? demanda Fabien s'efforçant de chasser son émotion.

— Pour quitter le ton officiel que m'imposait la présence de mon tuteur et pour vous exprimer à la bonne franquette toute ma gratitude...

— Causez ensemble, mes enfants, fit Mme de Chatelux, j'ai quelques mots à dire à une de mes amies, Mme de Saules, que je vois là-bas... je vous reviendrai dans un instant...

II

Mme de Chatelux s'éloigna, laissant les deux jeunes gens en tête-à-tête.

— Me permettez-vous de vous offrir mon bras, mademoiselle, pour faire un tour dans les salons tout en causant ? demanda Fabien à Marthe.

— Volontiers, monsieur... répondit avec un nouveau sourire la pupille du docteur.

Elle posa sa main gantée sur le bras tremblant que lui tendait le jeune comte de Chatelux.

Celui-ci la conduisit dans un petit salon que des arbustes et des lianes disposés avec art transformaient en une salle de verdure et où la foule était moins nombreuse, et, profitant de cette solitude relative pour mettre à profit l'occasion tant souhaitée qui se présentait, il dit d'une voix basse et très émue en se penchant vers Marthe :

— Combien je bénis le hasard, mademoiselle, qui m'a permis de me trouver sur la place de l'Etoile juste au moment où ma présence pouvait vous être utile...

Mais, monsieur, répondit la jeune fille, il me semble que c'est à moi surtout de le bénir, puisque c'est grâce à lui que vous m'êtes venu en aide.

— Ce hasard, je devrais l'appeler providence !... reprit Fabien. Ne m'a-t-il pas révélé un sentiment que j'ignorais encore, le plus doux, le plus enivrant de tous ? et n'a-t-il pas, en me le révélant, décidé de ma vie ? A partir de la première minute où je vous ai vue, mademoiselle, je vous ai appartenu... Mon âme et mon cœur sont à vous et, si vous daignez l'accepter, mon existence toute entière vous appartient...

Marthe écoutait ces paroles brûlantes avec un très grand calme et presque sans surprise. Les avertissements du docteur Thompson lui revenaient en mémoire.

Il lui avait dit à peu près ceci :

— Vous êtes belle, Marthe, très belle, et votre beauté attirera les adorateurs autour de vous comme la flamme d'une bougie attire les papillons nocturnes... Laissez-les dire... ne vous étonnez ni ne vous blessez de leurs discours toujours identiques, sinon dans la forme, du moins dans le fond... Écoutez-les, souriante et froide, comme vous écouteriez une boîte à musique jouant sans cesse le même motif avec de légères variations. Répondez-leur de gracieuses banalités qu'ils seront libres d'interpréter à leur guise, et gardez-vous de leur laisser entrevoir qu'ils vous semblent sots et ridicules... En agissant ainsi, avec une pointe de coquetterie et quelque peu d'adresse, vous n'aurez pas un seul ennemi et vous ferez de nombreux amis...

Marthe pensait :

— Le docteur voyait juste... Il avait raison de me préve-

nir... Le défilé des adorateurs va commencer sans doute, puisque le premier jeune homme qui m'adresse la parole se déclare amoureux de moi... Maintenant il s'agit de me conformer de point en point aux recommandations du docteur. Ce sera facile.

L'orpheline, en réfléchissant ainsi, restait muette et baissait la tête.

— Permettez-moi de vous demander à quoi vous pensez, mademoiselle ? murmura Fabien, déconcerté par ce silence.

— Je pense à ce que vous venez de me dire, répondit Marthe.

— Ne me croyez-vous pas ?..

— Je n'ai jamais menti et je dois juger, ce me semble, les autres d'après moi... Pourquoi donc vous ferais-je l'injure de ne pas vous croire ?

— Vous êtes adorable, mademoiselle ! Oh ! oui, croyez à mon amour !... il est sincère, il est ardent, il est fait d'admiration, de respect, de dévouement, il est enfin digne de vous !... Croyez-y, et daignez me dire si vous pourrez un jour y répondre par un amour pareil ?... Si vous consentirez à devenir comtesse de Chatelux ?..

Marthe sentit un frisson courir sur sa chair.

Silencieuse, elle baissa de nouveau la tête.

A côté de Fabien lui proposant de devenir comtesse de Chatelux, elle pensait à celui dont elle ne connaissait que le nom de *Paul*, et dont le souvenir remplissait son âme et faisait battre son cœur.

De son côté Fabien se disait :

— La parente du docteur m'avait prévenu... Si elle se tait, c'est que la crainte de son tuteur l'empêche de parler.

Puis tout haut :

— Pourquoi ce silence, mademoiselle ? Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

Marthe prit absolument son parti.

— Eh ! monsieur, que puis-je vous répondre comme cela, tout de suite ? fit-elle avec un rire nerveux. Vous allez un peu bien vite en besogne, il faut en convenir ! Nous nous voyons aujourd'hui pour la seconde fois, et vous me proposez d'enchaîner ma vie à la vôtre... Vous venez mettre à mes pieds une couronne de comtesse... c'est bien beau, bien séduisant, très flatteur, mais c'est aussi bien brusque !... On laisse du moins aux gens le temps de la réflexion !... Nous sommes destinés sans doute à nous revoir souvent... Eh bien ! nous pourrions plus tard causer sérieusement de choses aussi sérieuses... mais je trouve que cette nuit, à notre deuxième entrevue, au milieu d'une telle foule, le moment est mal choisi pour un entretien de cette nature.

Assurément les paroles que nous venons de reproduire n'offraient rien de particulièrement encourageant.

Fabien les interpréta néanmoins dans un sens favorable.

Marthe l'aimait sans le moindre doute, ainsi que le lui avait affirmé Angèle, seulement sa candeur virginale lui fermait la bouche. Elle ne voulait pas faire si vite et au milieu d'une fête l'aveu de son amour.

Essayer de l'y contraindre, serait un crime de lèse galanterie.

Ce crime, Fabien ne le commettrait point.

Il laisserait la jeune fille maîtresse absolue de choisir son jour et son heure.

— Mais du moins, murmura-t-il, vous me permettez de venir vous voir...

— Ah ! vous n'en doutez pas !...

— Et de venir souvent ?

— Vos visites me feront toujours plaisir...

— Est-ce bien vrai !...

— Je croyais vous avoir dit que je ne mentais jamais !... L'avez-vous donc oublié ?..

— Vous êtes adorable et je vous adore ! s'écria Fabien avec feu en portant à ses lèvres la main de Marthe.

L'orpheline, malgré elle, fronça le sourcil.

La situation devenait embarrassante pour elle.

— Pardonnez-moi si je vous quitte, murmura-t-elle en se

contraignant à sourire, j'ai mission de m'occuper de certains détails de la fête, et vous m'avez fait oublier nos invités.

Le mot, en somme, était trop gracieux pour ne pas laisser Fabien sous une impression charmante.

Tandis que la jeune fille s'éloignait, il la suivit d'un regard chargé d'amour.

Sans le savoir la pauvre Marthe venait, par ses réponses, de servir les projets de Jacques et de Pascal aussi merveilleusement que si elle avait été leur complice.

Angèle n'avait pas perdu un seul mot de l'entretien que nous venons de reproduire.

Aux agrès derrière le rideau d'arbustes dont nous avons parlé, elle était arrangée de manière à tout entendre, et elle s'applaudissait de voir les choses marcher ainsi complètement au gré du pseudo-Thompson.

Tout en s'éloignant de Fabien, Marthe se disait :

— Ce monde au milieu duquel il me faut vivre m'épouvante... Pourquoi celui que j'aime ne vient-il pas m'en arracher ?...

Elle se dirigea vers la salle à manger où on avait dressé les buffets chargés de comestibles et de rafraîchissements de toute nature qui devaient être mis à minuit à la disposition des invités.

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux s'y trouvait, surveillant les derniers préparatifs.

— Puis-je vous être utile, monsieur Pascal ? lui demanda-t-elle.

— Non mademoiselle, répondit-il, mais vous pouvez m'être agréable.

— Je ne demande pas mieux... Que faut-il faire pour cela ?

— Vous devez être très fatiguée, n'ayant pas l'habitude des réceptions bruyantes. Reposez-vous ici un instant et permettez-moi de vous servir quelque chose.

— Je ne demande pas mieux.

— Alors asseyez-vous... Je vais vous apporter un verre de vin de Porto et un petit pain au foie gras.

La jeune fille, un peu lasse en effet, s'assit, et Pascal s'empressa de la servir avec la courtoisie respectueuse d'un gentleman de la bonne école.

Le maître de la maison, Jacques Lagarde, le pseudo-Thompson, se multipliait littéralement.

Il était partout à la fois, voyant tout, ayant un mot aimable pour tous les hommes, un compliment discret et bien tourné pour toutes les femmes.

Sans entendre les paroles échangées entre Fabien de Chateaux et Marthe, que de loin il ne perdait point de vue, il les avait comprises et il savait que de ce côté les choses marchaient selon son désir.

Angèle qui passait à côté de lui, lui prouva qu'il ne se trompait pas en lui disant tout bas :

— Cela va sur des roulettes ! le jeune homme est toqué dans les grands prix !... son béguin pour la petite lui tourne la tête... il me suffirait d'un mot pour l'envoyer en Chine !...

Un sourire de triomphe vint aux lèvres de Jacques Lagarde.

— Nous ne l'enverrons pas si loin... murmura-t-il.

En ce moment minuit sonnait.

Un maître d'hôtel faisant fonction d'huissier annonça :

— M. Paul Fromental.

Le pseudo-Thompson se retourna vivement pour jeter un regard au nouveau venu.

Il ne put contenir un geste de surprise, et une exclamation fut au moment de lui échapper.

Paul Fromental, l'une des victimes désignées, était le jeune homme qui lui avait inspiré jus-ju'à cette heure une sympathie irraisonnée mais très vive, l'enfant auquel il avait promis de rendre la santé !

L'émotion de Jacques n'eut d'ailleurs que la durée d'un éclair.

La sensibilité chez lui ne pouvait lutter plus d'une seconde contre l'intérêt personnel.

Que lui importait après tout cet adolescent dont il venait seulement d'apprendre le nom ?

Par le fait seul qu'il se trouvait au nombre des porteurs de médailles du comte Philippe de Thonnerieux, Paul Fromental était condamné sans appel.

Jacques, dissimulant avec son talent habituel de comédien la surprise qu'il éprouvait, alla vivement à la rencontre du fils de Raymond.

— Mon cher enfant, soyez le bien-venu !... dit-il en lui serrant la main avec une apparente effusion. Je commençais presque à désespérer de vous voir !... Comme vous arrivez tard !...

— Il m'a été impossible de venir plus tôt, monsieur le docteur, et croyez que c'était un vif regret pour moi...

— Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Très bien, je vous assure...

— Ma question était inutile, en effet... Vous avez une mine admirable... le teint coloré... les yeux brillants... J'ai le droit d'être fier de moi, car vous êtes à coup sur en pleine voie de guérison...

— Je l'espère bien, monsieur le docteur... C'est à vous que je dois la vie, la santé...

Paul ajouta tout bas :

— Et sans doute, aussi, le bonheur...

Jacques reprit :

— Mais vous êtes seul... Je comptais sur votre père comme sur vous... est-ce qu'il ne viendra pas.

— Hélas non !... répondit le jeune homme.

— Pourquoi cela ?... il n'est point souffrant ?...

— Il se porte à merveille, mais il est absent... Il a été obligé de partir pour un voyage en province...

— J'aime autant cela... pensa Jacques, puis, tout haut un voyage d'affaires, sans doute ?...

— Non, monsieur le docteur, un voyage nécessité par ses fonctions.

— J'ignorais, mon cher enfant que votre père eût des fonctions à remplir... je le supposais dans une position de complète indépendance.

— Mon père est attaché au ministère de l'instruction publique en qualité d'inspecteur de bibliothèques départementales... il vient de partir en tournée...

— A l'improviste, alors ?

— Tout à fait à l'improviste.

— Je regrette doublement une absence qui me prive du plaisir de lui serrer la main et de la joie de le féliciter au sujet des rapides progrès de votre guérison... Il a tenu la main, je le vois, à ce que vous suiviez littéralement mes ordonnances...

— Il n'a pas eu besoin d'y tenir la main... Ma confiance en vous est sans bornes et je me conforme religieusement au régime que vous m'avez prescrit...

— Mon régime ne s'applique qu'aux souffrances du corps, et chez vous il y avait aussi les souffrances de l'âme à guérir. Le remède est-il trouvé ?

— Oui.

— Qui vous l'a fourni ?

— Le hasard...

— Mon cher enfant, ceci est une énigme...

— En voici le mot : Je cherchais bien loin l'objet aimé...

— Eh bien ?

— Il était tout près de moi...

— Où donc ?... Ah ! pardon... Ma question est peut-être importune...

— Rien de vous ne saurait l'être, monsieur le docteur. S'il est quelqu'un pour qui je ne doive avoir rien de caché, c'est vous... Vous serez le premier à recevoir ma confiance mais, avant de vous prier de l'entendre, je veux savoir si celle que j'aime m'accorde le droit de l'aimer et la permission de la nommer...

— C'est trop juste... Votre réponse est la preuve d'une qualité malheureusement très rare, et que j'apprécie hautement : la discrétion ! Vous serez heureux, mon cher enfant... Vous méritez de l'être...

Jacques ajouta tout bas :

— Seulement, hâtez-vous, car si jeune que vous soyez, vous

êtes plus près de la mort que bien des vieillards presque centenaires...

Paul laissait ses yeux orrer autour de lui dans le salon où il se trouvait, et dans les deux autres salons en enfilade.

Ses regards fouillaient les groupes, en quête de la jeune fille adorée, de son idole, la *Fée des saules*, et il ne l'apercevait nulle part.

Elle devait être là, cependant...

Il était impossible qu'un soir de fête elle fût absente...

III

Jacques Lagarde s'aperçut à merveille de la préoccupation de Paul.

—Quo cherchez-vous donc, mon cher enfant ? lui demanda-t-il.

—Personne en particulier, monsieur le docteur, s'empressa de répondre le fils de Raymond, je regarde si je ne vois point parmi vos invités quelqu'un de connaissance...

—Vraisemblablement vous trouverez à qui parler, car j'ai beaucoup de monde... Les Parisiens m'ont fait le grand honneur de ne point décliner mon invitation et je leur en suis très reconnaissant... Vous aurez tout le temps de vous assurer si vous avez des amis dans la foule... On vient d'ouvrir les portes de la salle à manger... je voudrais vous conduire au buffet, mais avant tout je dois vous présenter à ma pupille...

Paul sentit un frisson de joie effleurer sa chair, mais il sut se contenir.

Son émotion passa complètement inaperçue du pseudo-Thompson.

—Cette présentation sera un honneur pour moi, monsieur le docteur... dit-il avec un calme affecté.

—Justement voici ma pupille... Elle arrive à propos... fit Jacques en désignant Marthe qui sortait de la salle à manger en causant avec une jeune fille.

En voyant apparaître la *Fée des saules*, éblouissante dans la toilette de deuil que nous avons décrite, Paul chancela comme si le parquet s'était mis à vaciller sous ses pieds.

Son émotion triomphait de sa volonté.

Il fit cependant un héroïque effort pour redevenir maître de lui-même et il y parvint.

Marthe, toujours causant, s'approchait des deux hommes sans le regarder.

Elle allait passer à côté du docteur qui, lui touchant légèrement le bras, lui dit :

—Permettez-moi, ma chère Marthe, de vous présenter le fils d'un de mes bons amis...

La jeune fille s'était arrêté et regardait le pseudo-Thompson qui masquait Paul en ce moment.

Jacques continua, on s'effaçant :

—Monsieur Paul Fromental...

L'orpheline levait les yeux sur le fils de Raymond à la minute précise où le docteur prononçait son nom.

En apercevant à l'improviste devant elle celui qu'elle aimait et dont les regards exprimait une immense adoration, Marthe eut se sentir enveloppée d'une nappe de flamme.

Elle poussa un faible cri, posa sa main gauche sur son cœur et serait tombée à la renverse si Jacques Lagarde ne l'avait soutenue.

Paul fit un mouvement pour s'élançer vers elle et l'envelopper de ses bras, mais cette fois encore sa volonté fut plus forte que l'instinct qui le poussait en avant.

Il s'arrêta.

Un soupçon jaloux venait de traverser brusquement l'esprit de Jacques.

—Qu'avez-vous donc, chère Marthe ? demanda-t-il d'une voix altérée. Pourquoi ce cri ? Pourquoi ce trouble ?

L'orpheline comprit que son secret allait être découvert si elle ne trouvait point moyen de se dominer.

Avec la rapidité de l'éclair, elle envisagea les funestes conséquences de cette découverte.

Elle fit appel à cette force nerveuse, à cette énergie surhumaine que les femmes trouvent en elles aux heures suprêmes d'un grand péril.

Le sourire aux lèvres, les yeux limpides et pleins de candeur, elle se redressa.

—Je n'ai rien, monsieur le docteur... répondit-elle, rien du moins qu'il me soit possible de définir bien nettement... C'était comme un vertige... Un instant de faiblesse générale... C'est passé déjà...

—Tout à fait ?

—Oh ! tout à fait... Il n'en reste plus trace...

Jacques fronça le sourcil.

L'explication donnée par la jeune fille, quoiqu'elle fût admissible après tout, n'était pas de nature à le contenter lui médecin.

Cette défaillance si soudaine, et surtout si courte, lui paraissait singulièrement invraisemblable.

—Que signifie cela ? se demanda-t-il. Est-ce que je jouerais, par hasard, un rôle de dupe ? En m'affirmant qu'elle n'aimait personne, Marthe m'a-t-elle menti, et suis-je au moment d'en avoir la preuve ?

Tout en se disant ce qui précède, le pseudo-Thompson regardait avec défiance Paul Fromental.

Celui-ci, de son côté, dévorait des yeux la jeune fille qui venait de poser un doigt sur ses lèvres comme pour lui commander le silence.

—Combien je suis désolé, mademoiselle, murmura le fils de Raymond, qu'un malaise si regrettable malgré son peu de durée ait coïncidé avec le moment où j'avais l'honneur et la joie de vous être présenté !... Il vous laissera un mauvais souvenir de cette présentation...

—N'en croyez rien, monsieur... répondit l'orpheline en souriant, quelle triste opinion vous feriez-vous de moi en me jugeant si sotté ! Mon malaise est non seulement passé, mais il est oublié... Soyez le bienvenu dans cette maison, et puisque vous êtes l'ami de M. le docteur Thompson, à qui je dois tant de reconnaissance, devenez mon ami.

Et, d'un geste naturel et gracieux, elle tendit la main à Paul.

Jacques Lagarde, toujours soupçonneux, toujours défiant, épiait l'expression des regards des deux jeunes gens, étudiait les mouvements de leurs lèvres, espérant que quelque chose, un rien, inaperçu pour tout autre que pour lui, viendrait l'éclaircir.

Mais il était déconcerté par le calme de Marthe et par l'attitude aisée et naturelle de Paul.

—Elle et lui ne se connaissaient pas... conclut-il, donc, il est impossible qu'elle l'aime... et d'ailleurs si j'avais été joué, s'ils se connaissaient, si elle l'aimait, le mal ne serait pas très grand ! j'aurais bientôt ma revanche !... et quelle revanche ! Paul Fromental n'est point dangereux, il est le fiancé de la mort !...

De nouveau son front se plissa ; des lueurs farouches s'allumèrent dans ses prunelles.

Marthe vit ces lueurs et se sentit glacée par l'épouvante jusqu'aux moelles.

Soudain l'expression de la physionomie du pseudo-Thompson se modifia de façon complète.

De sombre et menaçante qu'elle était, elle devint sans transition ouverte et souriante.

—Eh bien, mais, dit à l'orpheline et à Paul l'associé de Pascal Saunier, faites plus ample connaissance, mes chers enfants, car vous êtes destinés, sans le moindre doute, à vous voir souvent... M. Fromental, le père de mon jeune ami, est un homme pour qui je professe une haute estime, et j'espère bien que le père et le fils me feront l'honneur de devenir les hôtes assidus de ma maison... Causez à cœur ouvert... habitez-vous l'un à l'autre... Je me dois à tous mes invités et je vous laisse ensemble...

Jacques Lagarde accompagna ces paroles d'un geste amical adressé aux deux jeunes gens et s'éloigna.

Cette fois, Marthe s'avoua qu'elle ne comprenait absolument rien au langage et à la conduite du docteur.

Comment, il la laissait seule avec Paul !... Libre de lui parler, ainsi qu'il venait de le dire, à cœur ouvert ?

—Que signifiait cela ?

Cet homme si déliant et d'une si rare intelligence était-il donc réellement sa dupe ?

Avait-il accepté son explication ?

Ne soupçonnait-il point la raison du cri qui lui était échappé à la vue de Paul ?

—Le temps lui manqua d'ailleurs pour s'absorber dans ses réflexions, car le fils de Raymond lui dit :

—Voulez-vous, mademoiselle, me faire l'honneur d'accepter mon bras, de parcourir avec moi les salons ? La fête me semblera plus belle si je l'admire en votre compagnie.

Pour toute réponse, Marthe passa son bras frémissant sur le bras tremblant de Paul, et tous les deux s'enfoncèrent dans la foule.

Jacques Lagarde, caché derrière un groupe de causeurs, les regardait de loin.

—En voyant ce que je souffre, je comprends combien je l'aime ! pensait-il. La jalousie est un terrible mal. C'est un cancer qui ronge le cœur ! Est-ce lui qu'elle préfère ! Je le voudrais presque... Il doit mourir. En le tuant je ne serais plus un assassin... Je serais un homme qui se venge !

Paul et Marthe s'avancèrent, au bras l'un de l'autre, parmi les masses compactes des invités.

Ils ne prononçaient pas un seul mot, aucun d'eux n'osant parler le premier.

Le fils de Raymond rompit enfin le silence.

—Mademoiselle Marthe, fit-il d'une voix très basse, que j'ai de choses à vous dire...

Avant de répondre l'orpheline tourna doucement la tête en arrière.

N'apercevant pas le docteur Thompson, elle serra fiévreusement le bras de Paul en murmurant :

—Venez...

Et elle l'entraîna dans le petit salon transformé en bosquet où avait eu lieu, un peu auparavant, son entretien avec Fabien de Chatelux ; mais au lieu de s'y arrêter elle souleva une tenture d'étoffe orientale, fit tourner le bouton d'une porte qu'elle poussa et qui donnait accès dans un boudoir faiblement éclairé.

Marthe franchit avec Paul le seuil de ce boudoir et referma la porte derrière eux.

Le fils de Raymond se laissa tomber à genoux sur le tapis, et tendant ses mains vers la jeune fille, il murmura d'une voix dont le timbre passionné et suppliant, la remua jusque dans les profondeurs de son être :

—Ce que j'ai à vous dire, Marthe, le voici : J'attends de vous un arrêt... un arrêt de vie ou de mort...

L'orpheline tremblait de tout son corps.

Elle ne pouvait répondre.

Paul poursuivit :

—J'ai bien compris que vous aviez peur... qu'il fallait me taire... que vous me commandiez le silence par un geste désespéré. Ce geste même m'a donné la preuve que ma pensée vous était connue... Oui, vous le savez bien, je vous ai vue, et du premier jour, de la première heure, de la première minute, je vous ai aimé... Vous êtes partie sans laisser de traces... Je vous ai cru perdue pour moi et, désespéré, j'ai demandé à Dieu de m'envoyer la mort si je ne devais pas vous revoir... Dieu sans doute avait pitié de moi et voulait que je vive puisqu'il m'a permis de vous retrouver, puisqu'il m'a conduit en quelque sorte par la main à l'endroit où vous êtes, à la maison que vous habitez...

—Je suis venu, ne sachant si je marchais vers la plus immense des joies ou vers la plus effroyable des déceptions.

—Mon âme vous appartient tout entière, et tout entier mon cœur est à vous... Quoi qu'il arrive, je ne vous le reprendrai point, il me serait impossible de vous le reprendre.

—Dites-moi si j'ai trop espéré... Dites-moi si vous n'êtes pas libre... si vous ne m'aimez pas... Si vous ne m'aimez jamais... Dites-moi cela, et sans une plainte, sans un murmure, je m'éloignerai... Dites-moi cela et mes souffrances seront de courte durée, car je partirai d'ici pour aller à la tombe... je n'aurai pas besoin de me tuer... il suffira de me laisser mourir...

Le jeune homme se tut, attendant.

Marthe, pendant quelques secondes, balbutia des phrases sans suite, des paroles inintelligibles, puis enfin elle fit un effort, et tendant à son tour vers le fils de Raymond ses mains frémissantes, elle prononça d'une voix brisée mais cependant distincte, ces quatre mots :

—Paul, je vous aime...

D'un seul bond Paul se releva.

—Oh ! Marthe, ma bien-aimée, mon amour, mon seul bien, vous venez de me donner le bonheur suprême... Vous venez de me faire éprouver la plus grande joie que puisse ressentir un être humain ! s'écria Paul avec une sorte de délire.

—Silence !... Au nom du ciel, silence !... murmura Marthe redevenue maîtresse d'elle-même. Oui, je sais tout... j'en sais plus long que vous ne le supposez vous-même, car le jour où dans cette maison, dans le cabinet du docteur, vous avez parlé de moi sans me nommer, j'entendais, je comprenais, et j'étais à la fois bien triste et bien heureuse... Oui, vous m'aimez de toute votre âme et je vous rends amour pour amour, mais nous devons tous les deux cacher au plus profond de nos cœurs le secret de cet amour... Que pas une parole, pas un geste, pas un regard ne puissent nous trahir jusqu'au jour où je serai libre...

—Libre !... Ne l'êtes-vous point ?

—Non, je ne le suis pas...

—Comment ?

—Ou, du moins, je ne puis sans ménagements rompre la chaîne... continua Marthe.

—Et moi, je ne puis vous comprendre.

—Le docteur Thompson s'est épris de moi et veut faire de moi sa femme...

—Lui ! s'écria Paul. Il vous l'a dit !...

—Il me l'a dit, mais rassurez-vous... Cela ne peut pas être, cela ne sera pas, puisque je vous aime...

—Le docteur a-t-il donc sur vous des droits réguliers ? Une indiscutable autorité ?...

—Ni l'un ni l'autre, puisqu'il n'est ni mon parent ni mon tuteur légal... Mais il a été mon seul appui, mon consolateur dans la plus douloureuse circonstance de ma vie... J'éproue pour lui un attachement filial, une sincère reconnaissance. Comme protecteur, comme bienfaiteur, je lui dois des égards, des ménagements, mais je ne lui dois point le sacrifice de mes affections les plus chères et l'immolation de mon cœur !...

—Et moi qui voulais lui avouer mes sentiments...

—Ah ! que vous avez été bien inspiré de vous taire !... Gardez-vous de parler jamais !... Que le docteur ne puisse rien soupçonner, rien deviner de notre amour... il est jaloux même de son ombre... Il a vu mon émotion... il en cherche le motif... il se défie, j'en suis certaine, car ses yeux en se fixant sur nous avaient une expression étrange... Paul, cher Paul, prenez bien garde à lui !... La colère et la jalousie pourraient le rendre dangereux...

—Mais enfin, s'écria Paul, cette situation ne peut se prolonger indéfiniment ainsi ! Elle doit avoir une issue

—Sans doute... répondit Marthe.

—Laquelle ?

—Voulez-vous avoir confiance en moi !... vous laisser guider par moi !...

—Vous me demandez si je le veux !... Oh ! certes, oui, de tout mon cœur ! Commandez, j'obéirai !... Que faut-il faire ?

—Rien que de bien simple... Pensez à moi sans cesse, venez ici le plus souvent possible, mais en visiteur, en ami de la maison, et non en amoureux... Attendez que je vous fasse un signe... C'est que je serai libre... et alors nous n'aurons plus rien à craindre... vous pourrez parler...

— Vous m'avez bien dit, dit n'est-ce pas, que vous n'étiez point la pupille du docteur Thompson, comme on le croit...

— Je ne suis qu'une pauvre enfant orpheline, recueillie par lui, sauvée par lui de la misère... Sans lui, peut-être n'existerais-je plus aujourd'hui... Vous voyez que je ne saurais lui marchandier ma gratitude...

— Marthe, vous m'épouvantez !...

— Pourquoi ?

— Le docteur a pris sur vous un empire dont vous-même ne soupçonnez pas toute l'étendue... s'il vous aime, (et peut-être en vous voit sans vous aimer) il saura bien vous forcer à devenir sa femme...

— Ne redoutez point cela mon ami ! répondit la jeune fille, avec un fier sourire, si faible que je sois, ma volonté est forte ! aucune puissance humaine n'est capable d'en triompher ! Je vous ai donné mon cœur et je ne vous le reprendrai jamais ! Si vous m'aimez toujours, je serai votre femme... si vous ne m'aimez plus, je n'appartiendrai à personne...

— Marthe, chère Marthe, murmura Paul enivré par ces paroles, songez que je n'ai d'espoir qu'en vous !

— Espoir qui ne sera point déçu... répondit l'orpheline, puis elle ajouta en lui tendant son front, courage, mon fiancé ! Courage !...

— Venez, maintenant... dit-elle ensuite, il ne faut pas qu'on puisse remarquer que nous avons disparu ensemble...

Tous deux rentrèrent dans le petit salon de verdure.

— Séparons-nous ici, reprit la jeune fille, et souvenez-vous ! quand j'aurai su me rendre libre, un signe vous en avertira...

Paul serra les mains de Marthe qui répondit par une tendre pression à cette étreinte passionnée, et il la laissa se glisser la première au milieu de la foule des invités.

Les révélations qu'il venait d'entendre sur le passé de la jeune fille avaient dissipé toutes ses inquiétudes, toutes ses appréhensions.

Marthe était, non la pupille ou la parente du docteur Thompson, mais simplement une enfant pauvre, une orpheline recueillie par lui.

Donc il n'avait sur elle aucun droit.

Donc elle était absolument libre de choisir l'homme auquel elle appartenait.

Et cet homme, c'était lui, il en avait la certitude, et il avait la certitude aussi que Marthe ne changerait jamais et resterait fidèle à l'engagement pris, à la parole donnée.

L'avenir était à lui ! bien à lui !

Pour atteindre le bonheur rêvé, il ne lui faudrait qu'un peu de patience.

Marthe, de son côté, se sentait heureuse, confiante, et ne se doutait guère qu'elle allait sans doute être l'amorce du piège terrible dans lequel le docteur Thompson se préparait à attirer Paul.

Les deux frères Lagarde et Pascal Sannier parviendraient-ils à mener jusqu'à la fin leur œuvre de mort ?

Les héritiers du comte Philippe de Thonnerieux seraient-ils happés jusqu'au dernier ?

C'était le secret de Dieu.

Paul se promenait dans les salons, lorsque tout à coup il se trouva face à face avec Fabien de Chatelux.

La surprise des deux jeunes gens, qui ne pouvaient s'attendre à se rencontrer dans cette maison, fut plus facile à comprendre qu'à décrire.

Ils se prirent par le bras et se mirent à causer, mais, distants l'un et l'autre, ils ne se firent aucune confidence et ne mentionnèrent même pas le nom de la pupille du docteur.

Marthe avait rejoint le pseudo-Thompson.

— Quoi, toute seule, chère enfant !... s'écria-t-il ; qu'avez-vous fait de moi, jeune ami Paul ?

— Monsieur Paul voulait, je crois, prendre une part active à l'éclaircissement de votre soirée, répondit l'orpheline, et comme il m'en avait interdit la danse, je l'ai cédé à vos invités.

— C'est un charmant cavalier, n'est-ce pas ?

— Charmant, sans doute... fit la jeune fille d'un air de froide indifférence, mais bien silencieux...

— Peut-être l'intimidiez-vous par votre triomphante beauté. Marthe se mit à rire.

— De quoi riez-vous ? demanda Jacques.

— De l'exagération de vos compliments, monsieur le docteur... Si vos paroles expriment réellement votre pensée, vous me voyez avec des yeux trop indulgents...

— Je vous vois avec les yeux d'un homme qui vous aime, Marthe !... dit à voix basse l'associé de Pascal Sannier. Je vous adore, et en vous contemplant si belle, si entourée de l'admiration universelle, je sens que je deviens fou...

Jacques allait continuer avec redoublement de fougue et de passion.

— Docteur... docteur... vous oubliez déjà nos conventions.

— C'est vrai... murmura-t-il en baissant la tête, j'oubliais. Désormais je me souviendrai...

Marthe s'éloigna pour rejoindre Angèle.

Il se faisait tard.

Déjà bon nombre des invités se retiraient.

Mme de Chatelux et Fabien faisaient partie de ceux-ci.

La comtesse félicita le docteur au sujet de sa fête si bien réussie, et adressa quelques mots gracieux à Marthe qui se trouvait en ce moment à côté de lui.

— Toutes vos paroles sont gravées là, mademoiselle... dit Fabien très bas à la jeune fille.

Marthe, ne se souvenant même pas à quelles paroles il faisait allusion, répondit par un sourire banal.

Ce sourire acheva d'enivrer le jeune comte.

En sortant du salon, il rencontra Angèle, et tout en la saluant lui lança un coup d'œil d'intelligence.

Le coup d'œil qu'il reçut de la forte femme en échange du sien signifiait de la façon la plus claire :

— Allez de l'avant et comptez sur moi !... Vous avez dans la place une alliée fidèle... Agissez en conséquence...

Un peu après Paul Fromental s'approcha de Jacques.

— Est-ce que vous partez déjà, mon cher enfant ? lui demanda celui-ci.

— Oui, cher docteur...

— Pourquoi si tôt ?

— Je suis encore un peu faible, et je crois obéir à vos prescriptions en allant prendre un repas nécessaire... Ne m'approuvez-vous pas ?

— Je vous approuve au contraire de toutes mes forces... C'est le maître de maison qui parlait tout à l'heure, ce n'est pas le médecin ! Allez donc, suivez rigoureusement le régime indiqué et comptez sur un rétablissement très prompt et très complet... Revenez me voir souvent et sur tout annoncez-moi la bonne nouvelle le plus tôt possible...

— Quelle bonne nouvelle, monsieur le docteur ?...

— Celle que vous êtes certain d'être heureux... d'être aimé. Car le bonheur, le vrai bonheur, le seul bonheur, ici-bas, c'est l'amour !...

Paul, dont une flamme soudaine empourpra le visage, allait faire peut-être quelque réponse imprudente, mais un regard de Marthe cloua la parole sur ses lèvres.

— Merci, monsieur le docteur, balbutia-t-il, merci de l'intérêt que vous me portez et des souhaits que vous voulez bien faire pour moi... J'espère qu'ils se réaliseront...

— Et, moi, je n'en doute pas... ripliqua Jacques. A bientôt, mon cher enfant...

Et il tendit la main à Paul.

Celui-ci la serra sans la moindre effusion, s'inclina profondément devant Marthe qui se servit de son éventail déployé pour cacher sa rougeur, puis il sortit.

Peu à peu les salons se dépeuplèrent de plus en plus.

La dernière note de l'orchestre s'éteignit.

Les musiciens s'éloignèrent à leur tour, et enfin Jacques Lagarde se trouva seul avec Pascal et Angèle.

— Il faut qu'avant huit jours tout soit fini ! dit-il.

— Tout sera fini, répondit l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux. Demain je m'occuperai de la Fouine, et après demain je partirai pour Genève...

— Bien... Ceci fait, il ne restera plus qu'à Fabien de Cha-

telux et Paul Fromental. . Nous les tenons tous deux... Alors, la route sera libre. A nous les millions!!! Il est tard... ou plutôt il est de bonne heure... Allons nous coucher! nous en avons besoin!

Les trois complices se séparèrent.

Marthe, rentrée dans sa chambre depuis un instant était tombée à genoux pour remercier Dieu qui venait de lui envoyer une joie si grande et si complètement inattendue.

Jacques Lagarde avait regagné son appartement, le visage sombre et l'âme pleine de colère.

—C'est lui qu'elle aime! murmurerait-il d'une voix sifflante. C'est elle qu'il avait perdue et qu'il a retrouvée! L'évidence sautait aux yeux malgré la comédie qu'ils ont jouée tous les deux! Comme ils l'entendent! Mais on ne me trompe pas, moi! Paul Fromental est Jeux fois condamné!

Le fils de Raymond, en sortant de l'hôtel du pseudo-Thompson, avait pris une voiture et s'était fait conduire à la maison de la rue Saint-Louis-en-l'Île où son père l'attendait tout en travaillant.

—Eh bien! cher enfant! lui demanda Fromental en quittant son siège pour aller à sa rencontre.

—Eh bien! père, si vous voulez voir un homme heureux, vous n'avez qu'à me regarder!... répondit Paul.

—Tu as vu la pupille du docteur!

—Oui. Nos craintes étaient chimériques... Mon bonheur est certain!...

Raymond souriait en voyant la joie de son fils.

—As-tu donc fait au docteur Thompson l'aveu de ton amour? reprit-il.

—Je m'en serais bien gardé.

—Pourquoi? s'écria Raymond étonné et inquiet.

—Parce que lui faire cet aveu, c'était tout compromettre, tout perdre peut-être...

—Mais, encore une fois, pourquoi?

—Le docteur Thompson est mon rival.

—Fromental fronce le sourcil.

—Ton rival! répéta-t-il. Lui!!

—Oui, père... Comme moi le docteur est épris de Marthe, et comme moi il veut l'épouser...

Et Paul répéta presque mot à mot sa conversation avec la jeune fille.

Raymond écoutait son fils avec une extrême attention, et tandis qu'il écoutait son visage prenait une expression de tristesse profonde.

Paul, remarquant cette expression, s'écria quand il eut achevé son récit:

—Mais qu'as-tu donc, père, à paraître ainsi soucieux!... Pourquoi ne sembles-tu pas partager ma joie!...

—Parce qu'en effet je ne la partage point...

—Cette rivalité m'afflige plus que je ne saurais le dire... Il est certainement fâcheux que tu sois obligé d'entrer en lutte contre le docteur Thompson. Il nous a accueillis avec une cordialité dont j'ai été touché jusqu'au fond de l'âme... Il te donne ses soins... C'est à lui que tu devras la santé... Comment vas-tu lui témoigner ta reconnaissance!... En devenant son rival, par conséquent son ennemi!... En lui causant le plus grand préjudice qu'un homme puisse causer à un autre homme!... En lui prenant la femme qu'il aime!...

—Mais père, Marthe ne l'aime pas.

—Elle te l'a dit!

—Elle me l'a juré... D'ailleurs, comment l'aimerait-elle, puisqu'elle m'a donné son cœur!... Elle est reconnaissante au docteur qui a fait beaucoup pour elle, mais sa gratitude ne peut aller jusqu'au sacrifice de sa personne!

—Enfin, cette jeune fille est libre!...

—Moralement, oui, elle est libre... matériellement, pas encore, à cause des convenances à garder, mais elle m'a promis de l'être bientôt.

—Allons, mon enfant, suis le penchant de ton cœur... Va où l'amour te pousse... et fasse le ciel que tout cela n'amène point pour toi quelque amère déception! Dans ce que tu viens de m'apprendre une seule chose m'est agréable.

—Quelle chose, père?

—C'est que cette jeune fille soit orpheline et pauvre, qu'elle n'ait point de liens de famille, et que légalement elle ne dépende de personne... Étant seule au monde, elle sera seule à nous juger et, nulle voix ne criant contre nous, peut-être pourra-t-elle nous comprendre...

—Elle ne te jugera point, père... Elle t'aimera!...

—Dieu le veuille!... Espérons en lui, cher enfant!... Tu dois être brisé de fatigue... Va te reposer un peu, et n'oublie pas qu'il faut aller ce matin de très bonne heure à la maisonnette de Créteil pour rassurer notre pauvre Madeleine qui va s'apercevoir de ta fugue et se trouver par conséquent dans une mortelle inquiétude...

—J'ai presque envie, père, de m'y faire conduire tout de suite... répliqua Paul. Je me reposerai dans la journée.

—Je t'approuve! En racontant à Madeleine ton escapade, dis-lui que tu m'as vu... que maintenant tu sais tout... et que j'irai passer là-bas quelques heures chaque fois que je le pourrai... en attendant ma liberté complète.

—Ainsi, père, Madeleine connaissait ton secret?

—Elle n'ignorait rien de ma vie... elle a été le témoin de mes malheurs... la confidente dévouée de mes chagrins... de mes amertumes...

—Chère Madeleine!... s'écria Paul ému jusqu'aux larmes. Ah! comme j'avais raison de l'aimer, et comme il me semblait que maintenant je vais l'aimer plus encore!

—Allons, va, cher enfant! Couvre-toi bien, car les nuits sont froides, surtout au moment où l'aube approche, et parfois à Créteil repose-toi toute la journée...

—Je te le promets... Tu iras ce matin chez Mme de Chatelux?

—Oui... à dix heures.

—Adieu, père...

—Au revoir, cher enfant...

Paul embrassa Raymond, s'habilla chaudement et partit.

Un *maradeur* consentit, moyennant la somme de quinze francs, à le conduire à Port-Créteil où il arrivait à six heures du matin, à la grande stupéfaction de Madeleine déjà levée, qui le croyait profondément endormi dans sa chambre.

IV

A dix heures précises Raymond se présentait à l'hôtel de la rue de Tournon.

Mme de Chatelux, quoiqu'un peu fatiguée par la soirée de la veille, le reçut immédiatement.

Fromental lui remit sa supplique.

Elle voulut la lire, et en la lisant il lui fut impossible de retenir ses larmes, tant lui semblaient émouvants les cris de douleur de cet homme si malheureux, les terreurs de ce père au désespoir.

—Comptez sur moi, mon cher Raymond, dit-elle ensuite, je vais faire apostiller votre requête par plusieurs amis influents et ce soir même je la remettrai en mains propres au secrétaire du ministre... maintenant demandons à Dieu qu'il nous aide et espérons!

Raymond se retira, le cœur plein de reconnaissance, et suivant les ordres du chef de la sûreté, se remit à sa tâche.

Tâche malaisée, travail ardu!...

C'était à tâtons qu'il fallait marcher sans fil conducteur au milieu d'un dédale de chemins inconnus.

L'imagination habituellement si fertile du policier ne lui fournissait rien, absolument rien.

Il se heurtait à chaque pas contre une muraille infranchissable.

Il s'égarait au milieu des ténèbres où nulle lueur ne brillait même vague et lointaine.

Pour en sortir, il cherchait une issue et ne la trouvait pas.

Au moment où Raymond se rendait rue du Tournon le pseudo-docteur Thompson quittait son hôtel, se faisait conduire rue du Cherche-Midi, chez la mère de sa dernière victime.

Comme médecin, il lui rendait ses soins.

Comme ami, il lui devait ses consolations.

La veuve de l'avocat était dans les larmes, mais ces larmes, ce n'était pas seulement la douleur maternelle qui les faisait couler.

Mme Labarre pleurait son fils, il est bien rare que la voix du sang devienne absolument muette, mais elle déplorait surtout sa mort au point de vue de la part de fortune du comte de Thonnerieux que René devait toucher à sa majorité si le testament se retrouvait.

Cette mort anéantissait ses espérances si longtemps caressées.

Le mirage s'évanouissait.

Quand Mme Labarre songeait à cela, et elle y pensait sans cesse, la mère chez elle n'existait plus. Il ne restait que la femme avide, déçue dans toutes ses convoitises, et voyant tout couler autour d'elle.

Jacques Lagarde vint à bout de la calmer notablement en lui laissant entrevoir que la fortune pouvait encore lui venir par un mariage, et qu'il n'y avait rien d'impossible à ce que lui-même fût le mari.

Toutes démarches relatives aux obsèques et au convoi de René ayant été faites la veille, l'enterrement devait avoir lieu à quatre heures de l'après-midi.

Dès trois heures et demie, une foule assez nombreuse arrivait à la maison de la rue du Cherche-Midi.

Mme Labarre, en comédienne consommée, avait su se composer une figure de circonstance et recevait les compliments de condoléances avec une attitude de *Mater dolorosa*.

À quatre heures précises, le convoi se mit en marche et se dirigea vers l'église Saint-Sulpice.

Le docteur Thompson, représentant la famille, suivait tête baissée le cercueil du malheureux enfant qu'il avait assassiné.

Quelques lignes dans les *Nouvelles diverses* des journaux du matin racontaient simplement qu'un jeune homme de bonne famille et de grand avenir, désigné par les initiales R. L. s'appuyant à la portière mal fermée d'un wagon, à proximité de l'obélisque le-Roi, était tombé sur la voie, pendant la nuit, et avait été à peu près décapité.

Cette note ne donnait lieu à aucun commentaires.

À la préfecture de police, nulle agitation visible.

Le procureur de la République, le préfet de police et le chef de la sûreté gardaient secrets les derniers crimes pour un double motif que nous avons expliqué déjà.

D'abord, ils jugeaient utile d'inspirer aux assassins une sécurité trompeuse en paraissant ne se livrer à aucunes recherches.

Ensuite, ils ne voulaient point terroriser la population de Paris, en lui montrant la police impuissante contre les auteurs de si monstrueux attentats, ne parvenant pas à les découvrir, et par conséquent les laissant libres de continuer leur œuvre criminelle.

C'est à cela d'ailleurs que les misérables se préparaient.

Nous avons entendu Pascal Saunier dire à Jacques Lagarde :

— Demain je m'occuperai de la Fouine, et après-demain je partirai pour Genève...

Nos lecteurs se souviennent que c'est à Genève qu'il croyait trouver Marthe Berthier, inscrite au testament du comte de Thonnerieux. Dès le matin Pascal se rendit à son logement de la rue de Puebla, où il avait soin de faire acte de présence de temps à autre, pour certains motifs de prudence faciles à deviner.

Là il fouilla dans l'ardoise de ses malles bourrées de vêtements de toute sorte ; il en tira un vieux pantalon tout rapiécé aux genoux et effrangé du bas, une chemise de cretonne de couleur, non essorée, un mauvais gilet de drap jadis rouge, et un paletot en étoffe à longs poils, dont les boutonnières étaient blanchies et les cordes usés par de trop longs services.

Dans cette malle il prit en outre un chapeau de paille défilé, une paire de chaussettes presque hors d'usage, des espaliers, une perruque blonde à la Titus admirablement bien conservée, et une petite glace.

Après avoir fait de ces divers objets un paquet soigneusement fermé, Pascal descendit en l'emportant.

Il entra chez un coiffeur de Belleville et fit raser ses moustaches qu'il portait longues et retroussées en crocs, et cette suppression suffit pour le rendre à peu près méconnaissable.

Arrivé au boulevard extérieur, il se dirigea vers une station de voitures et monta dans un fiacre.

— Où allons-nous, bourgeois ? demanda le cocher.

— A la porte Daumesnil.

Trois quarts d'heure plus tard, le fiacre s'arrêtait à l'endroit désigné, Pascal payait le cocher, franchissait l'octroi et entra dans le bois de Vincennes.

Au moment de l'année où se passe notre récit la végétation se trouvait en pleine vigueur, les fourrés étaient très touffus.

Pascal suivit pendant un certain temps l'allée qui contourne le lac Daumesnil, puis il entra dans un étroit sentier, courant sous bois.

Après avoir parcouru un espace de cent cinquante ou deux cents mètres, il s'arrêta, regarda en avant et en arrière, et voyant qu'il était bien seul se glissa dans le taillis, écartant les branches pour pouvoir se frayer un passage, et cheminant péniblement.

Au bout de trente pas il s'arrêta, prêta l'oreille, n'entendit rien que les chants des petits oiseaux et le murmure léger de la brise agitant les feuillages et, certain de ne pouvoir être surpris, s'assit sur l'herbe et échangea son costume de parisien contre les loques que nous l'avons vu envelopper soigneusement dans un morceau de serge noire.

Cette métamorphose opérée, il lui restait à s'affubler de la perruque qu'il avait jointe à ses hardes.

Il accrocha sa petite glace à une branchette juste au niveau de ses yeux, serra ses cheveux autour de sa tête et les fit disparaître sous la toison blonde et courte de la perruque.

Ceci acheva sa métamorphose.

Assurément Jacques Lagarde lui-même, se trouvant à l'improviste en face de son associé, n'aurait pu le reconnaître.

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux charbonna les contours de ses paupières avec de la mine de plomb contenue dans un tube et, cela fait, parut enchanté de l'image que lui renvoyait la petite glace.

Pour mettre ses mains d'accord avec son costume, il fit usage d'un léger frottis de mine de plomb, et passa ensuite ses doigts sur ses joues où ils laissèrent des traces noirâtres tout à fait nature.

Pascal avait l'air d'un ouvrier mécanicien *gouapeur* (qu'on nous pardonne le mot) ayant lâché son atelier pour aller tirer une bordée à la campagne.

C'était précisément cette apparence que le jeune homme avait voulu se donner.

La réussite était absolue.

Cette besogne achevée, Pascal se servit de la serge noire pour faire un paquet du costume qu'il venait de quitter et déposa ce paquet au pied d'un arbre d'assez belle venue au milieu des hautes herbes.

Ces herbes ne suffisant pas pour le cacher de façon complète il cassa des brindilles feuillues et il les entassa sur le paquet de vêtements.

Alors il sortit du fourré, mais plus avisé que le petit Poucet, il eut soin de briser, de distance en distance, des branches sur son passage, de manière à ne pouvoir se tromper de route quand il reviendrait chercher son costume de ville.

Tout en chantonnant et en se donnant des allures de bambocheur, il se dirigea vers Charenton.

Près du pont, il entra chez un marchand d'ustensiles de pêche.

Là, il fit emplette d'une épuisette, d'une canne, de scions, de lignes, d'amorces dans de vieilles boîtes de sardines, d'un panier, d'une poche en filet et, monté comme un pêcheur émérite, il passa sa canne et ses scions dans l'anse de ses paniers, mit le tout sur son épaule, traversa le pont, prit à gauche, et suivit le chemin de halage qui mène à Port-Créteil.

Neuf heures sonnaient au moment où il arrivait en vue des trains de bois qui font les délices des pêcheurs.

Ceux-ci n'était pas nombreux ce jour-là.

Sur toute la ligne des *sapines*, Pascal n'en aperçut que trois.

Cela du reste n'avait rien d'extraordinaire ; car, excepté le dimanche et le lundi, les promeneurs sont rares dans ces parages, et les amateurs de la pêche par conséquent.

Du haut de la berge, l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux, tout en ayant soin de chercher un endroit qui lui permit de descendre jusqu'aux trains de bois, examina le premier pêcheur.

Figure inconnue.

Pascal continua son chemin en se disant :

— Est-ce que par hasard il ne serait pas là aujourd'hui ?

Ce serait jouer de malheur !

Tout en grommelant il examinait le second pêcheur qu'une distance d'à peu près cent mètres séparait du premier.

Son examen ne fut rien moins que satisfaisant.

Le deuxième amateur était un vieux bourgeois.

Le jeune homme hâta le pas et ne s'arrêta que vis-à-vis du troisième, placé juste en face du parc du *Petit Castel*.

Là il tressaillit et son visage prit une expression joyeuse.

Dans ce pêcheur attentif qui suivait d'un œil anxieux les mouvements légers du flotteur de sa ligne, il venait de reconnaître Jules Boulenois, autrement dit le philosophe la Fouine.

— Voilà mon homme... murmura-t-il, je pensais bien que je le trouverais là !

« Voici le moment de jouer serré... »

Puis, faisant un porte-voix avec ses deux mains, il cria :

— Eh ! bien, camarade, ça va-t-il un peu ? La brème et le gardon vous font-ils des risettes ?

La Fouine tourna la tête du côté de celui qui l'interpella fort mal à propos, car le véritable pêcheur ne peut pas souffrir être dérangé.

Cependant, voyant, ou du moins croyant voir, qu'il avait affaire à un collègue, il répondit d'assez bonne grâce :

— Tout de même... Ça assez l'air de vouloir donner... Le vent est bon... le temps est lourd... J'ai dans ma folle idée qu'on pourra lever sa friture...

— La place où vous êtes est elle bonne ?

— Gentrouillette... un bon fond d'eau... pas trop de courant... Ça boulotte...

— Pourrait-on, sans vous offusquer, se permettre de se placer à côté de vous ?

— Oh ! quant à ce qui est de ça, *liberté, libertas* ! La rivière est à vous aussi bien qu'à moi, et la friture est à tout le monde... Mettez-vous au-dessus de *mon coup*, ou au-dessous, comme vous voudrez... D'ailleurs je ne suis pas un sauvage, et tout en pêchant nous en grilleront une, histoire d'en dire deux...

— Alors, j'y vais...

— C'est ça... Allez-y !

Pascal tâtant du bout des pieds le talus de la berge couvert de hautes herbes, se fraya une descente jusqu'au train de bois.

Une fois sur la *sapine*, il s'approcha de la Fouine et lui dit :

— Bonjour, camarade...

— Bonjour, m'sieu... répondit Boulenois.

Pascal se mit à rire.

— Ah ! vous savez, les *m'sieurs* comme moi, y en a soixante à mon atelier de mécanicien-ajusteur, à raison de onze heures par jour à soixante centimes l'heure. Total, six soixante. J'ai touché ma paye hier avec des heures en plus, car, quand je m'y mets, j'abats de la besogne pas mal, et ce matin j'ai été pris d'une *flamme* carabinée, et j'ai eu l'idée de venir taquiner le goujon par ici... Voilà au moins trois ans que je n'y ai mis mes espadrilles...

— Fectivement, dit la Fouine en riant à son tour, je ne vous reconnais pas pour un abenné des *sapines*.

— Vous y venez souvent, vous ?

— Plus que souvent, j'y suis toujours... Alors vous n'avez pas emorcé un *coup* depuis trois ans ! Si vous êtes pêcheur dans l'âme, ça a dû joliment veus manquer...

— J'allais des fois en basso Seine... C'est plus près... Mais il y a trop de monde... On se touche les coudes. Ici, à la bonne heure...

— Oui, on est tranquille...

— Y a-t-il un mastroquet pas trop loin ?

— A cinq cents pas... chez Tardif... à l'enseigne du *Piccolo*.

— Est-il bon, son *picolo* ?

— Tout de même il se laisse boire et gratte agréablement le tuyau d'orgue.

— Peut-on aussi casser une croûte, chez Tardif ?

— On vous y servira tout ce que vous voudrez... pourvu que ce soit une omelette ou du gruyère.

— Eh bien ! alors, camarade, je vous invite à venir tutoyer une fiole avec moi quand j'aurai levé mon premier barbillon...

— Mazette ! rien qu'un barbillon !! Vous êtes donc un malin de la partie, vous, mon vieux ?

— Vous allez voir ça !... Si je n'en prends pas, je peux dire que personne n'en prendra.

La Fouine jeta un coup d'œil un peu moqueur sur le nouveau venu dont l'outrecuidance lui semblait dépasser les bornes.

Se poser non seulement en rival, mais en maître, vis-à-vis de lui, le plus habile pêcheur de la Marne, c'était raide !

— Eh bien ! dit-il ensuite en riant et en haussant imperceptiblement les épaules, apprêtez-vous... Faites votre *coup*... Le premier qui tirera un barbillon gagnera un litre de *picolo*... Ça va-t-il ?

— Ça va ! répliqua l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux, Vous êtes un *zig* tout à fait rigolo, vous ! On ne se fait pas une idée comme vous m'allez... Positivement, je vous gobe...

Et, s'éloignant de la Fouine d'une dizaine de mètres, il détacha ses cannes, monta ses lignes et sonda le fond.

Pascal, quelques années auparavant, avait été fort épris du sport de la pêche.

C'est assez dire qu'il n'était point du tout novice.

Rien qu'à le voir préparer ses ustensiles Jules Boulenois, qui continuait à l'observer à la dérobée, changea d'opinion sur son compte et murmura :

— Ça doit être un malin tout de même... Si je peux lui faire payer deux ou trois litres de *picolo*, ça n'en sera que plus drôle !

L'associé de Jacques Lagarde était allé chercher de la terre molle qu'il pétrissait en la mélangeant de blé cuit et d'asticots, puis ayant ainsi préparé une dizaine de grosses pelottes, il les jeta dans le courant juste à l'endroit où il voulait pêcher.

— Ça z'y est ! dit-il ensuite en lavant ses mains pleines de terre ; d'ici dix minutes j'ouvrirai le feu... En attendant nous pourrions griller une cigarette, hein, collègue ?

— Grillons-en une... répliqua la Fouine.

Et les deux rivaux se mirent à rouler des brindilles de tabac caporal dans des feuilles de papier Job.

— Comme ça, reprit Jules Boulenois en faisant craquer une allumette sur le fond de son inexpressible, vous êtes en *malade* aujourd'hui ?

— Jusqu'à demain... si ça mort... et faudra bien que ça morde ! J'ai promis aux camarades de leur faire manger à déjeuner, demain matin, une matelotte soignée. Notre gargotière apprête déjà son chaudron... Vous comprenez que si je leur manquais de parole, ils se ficheraient de moi...

— Tâchez de ne pas leur manquer...

— Oh ! je suis bien tranquille ! Si le poisson s'entêtait à ne pas mordre, j'emporterais la Marne !

— Ça mettrait trop d'eau dans le vin de la matelotte ! s'écria Boulenois en riant de bon cœur.

Pascal se composait une allure et se donnait un langage qui auraient abusé les plus perspicaces ; aussi la Fouine ne mit pas en doute un seul instant que son voisin de pêche fût ce qu'il prétendait être, c'est-à-dire ouvrier mécanicien en rupture de tau pour vingt-quatre heures.

Le type de ce faux mécanicien lui plaisait.

Il lui trouvait l'air bon enfant, quoiqu'un peu trop content de lui-même.

Bref, ainsi que nous le lui avons entendu dire un instant auparavant, il le gobait.

Les cigarettes étaient fumées.

—Attention ! cria Pascal. La lutte à main plate va commencer ! Allons-y, collègue...

Et s'installant les jambes croisées, à la façon d'un portier-tailleur, sur l'un des troncs d'arbres dont se composait la sapine il amorça sa ligne volante et tenta le coup.

Il prit successivement quelques beaux gardons qui suivaient entre deux eaux les grains de blé sortis des pelotes en dissolution.

—Eh ! eh ! fit-il, le poisson monte... Nous allons voir s'il y a du barbillon...

Changeant alors de ligne il amorça de nouveau son hameçon, prépara une pelote de terre grosse comme une noix au milieu de laquelle il passa la note de sa ligne, tout en laissant légèrement dépasser son hameçon, et lança dans l'eau la boulette.

Celle-ci entraîna la ligne qui, par l'addition de ce poids, de colante qu'elle était devint dormante, autrement dit, en langage technique, *ligne à soutenir*.

Tandis que Pascal agissait ainsi, la Fouine en faisait autant de son côté.

Tous deux alors restèrent silencieux, absorbés dans l'attente des secousses que donnerait le poisson à leur outil en venant chercher sur la pelote les vers qui s'en échappaient au fond de la rivière.

Soudain Pascal poussa un : Ah ! de satisfaction.

—Je crois que c'est vous qui payerez le premier litre, mon vieux ! cria-t-il à la Fouine, j'en ai un...

—Et moi *ibidem*... répliqua Boulenois. Deux litres à sécher !

En effet, chacun des jeunes gens relevait un barbillon de grosseur à peu près égale, une livre environ.

Pendant une heure, stimulés par l'amour-propre, le faux ouvrier et le bohème philosophe pêchèrent avec un prodigieux entrain.

Aucun, d'ailleurs, ne triomphait de l'autre.

Le succès les mettait à égalité.

Ils avaient chacun quatre barbillons de jolie taille.

Soudain le poisson ne mordait plus.

—Les gredins commencent à se méfier... dit la Fouine. Je crois que voilà le vrai moment d'aller casser une croûte pour laisser reposer le coup...

Et il déposa sa ligne sur le train de bois.

—Ça n'est point de refus, répondit Pascal. J'ai mon estomac dans mes espadrilles !... Il est au moins midi.

Les jeunes gens grimperent sur la berge et se rendirent chez le marchand de vins-traiteur à l'enseigne du *Piccolo*.

—Prend-on une verte ? demanda Boulenois.

—*Naturellement*, en attendant que le mastroquet saute une omelette...

Ils s'attablèrent sous une tonnelle et se firent servir.

Rien ne rend les rapprochements faciles et ne pousse à l'intimité comme la pêche à la ligne.

La connaissance est vite faite entre amateurs du même plaisir, prenant côte à côte du poisson.

La passion commune crée la sympathie.

Au bout de deux heures, on est amis.

Ceci nous explique la rapide camaraderie de Pascal et de La Fouine.

Tout en dégustant leur absinthe, ils causaient.

Naturellement, la conversation roulait sur la pêche, et chacun des causeurs se piquait de pouvoir apprendre à son nouvel ami quelque *truc* inédit.

On servit l'omelette au lard et un premier litre de piccolo.

Les jeunes gens se mirent à manger avec appétit et à boire ferme.

Bientôt les bouteilles vides formèrent un bataillon carré à l'un des bouts de la table.

L'entretien n'en devint quo plus animé et le diapason des voix s'éleva.

—Fait-il clair de lune au moment du mois où nous sommes ? demanda tout à coup le faux mécanicien.

—Non, répondit la Fouine, pas seulement un tout petit croissant de premier quartier. Les nuits sont noires comme de l'encre.

—Peut-on avoir un bateau par ici ?

—Pourquoi ?

—Si ça vous va, je vous propose une pêche de nuit dans des trous que je connaissais autrefois, et qui, bien sûr, n'ont pas changé de place...

—Moi aussi je les connais, ces trous-là, répliqua Boulenois, et ça me va d'autant plus que j'ai pour demain une commande de gros poisson...

—Eh bien alors, mettons-nous en quête d'un bateau...

—Inutile.

—Comment ?

—J'ai le mien...

—Tiens ! tiens ! tiens ! Mazette, vous êtes un peu bien monté vous, ma vieille !... *Propriétaire* d'un bateau, plus que ça de chic !

—Oh ! un vieux bachot de pêche remisé près du moulin... il ne vaut pas cher, mais il fait encore son service... Nous irons nous amarrer près les berges du *Petit Castel*.

—Où ça, les berges du *Petit-Castel* ? fit Pascal avec le plus merveilleux aplomb.

—Juste en face de nous... De l'autre côté de la Marne... il y a là des creux de plus de six mètres d'eau au milieu des roches. C'est des vrais nids à fortes carpes et à gros barbillons...

—Ça tombe à pic ! C'est tout juste de cet endroit-là que je voulais parler ! fit Pascal en versant à boire à Boulenois. J'ai dans ma folle idée que nous n'y perdrons pas notre temps cette nuit...

—Oui... oui... nous y ferons de la bonne besogne...

—Oh ! quant à la besogne, elle sera bonne, j'en réponds...

Et Pascal accompagna ces paroles d'un éclat de rire qu'on eût trouvé singulièrement sinistre s'il eût été possible de deviner ce qui se passait en ce moment dans l'âme du misérable.

—Eh bien, ma vieille branche, ajouta-t-il, je vais retourner aux trains de *sapines* en emportant de quoi manger et boire... Vous, pendant ce temps-là, vous allez aller chercher votre bachot. Nous pêcherons sur des trains jusqu'à la nuit... Nous casserons une croûte en buvant un coup, et ensuite, à la grosse ouvrage !... C'est-il bien ordonné ?

—Je vous crois que ça l'est !

—Aurons-nous assez d'amorces ?

—J'en ai toujours une provision.

—Des perches pour amarrer le bateau en pleine Marne ?

—J'ai mieux que ça.

—Quoi donc ?

—Des cordes et des poids.

—Pour lors, tout va bien f...

La demie après trois heures sonnait au *cinco* du marchand de vins.

Les deux jeunes gens étaient restés trois heures et demie à table, et nous savons qu'ils avaient bu sec, surtout Jules Boulenois, dont son compagnon remplissait le verre sans relâche.

Quand il se dressa sur ses jambes, il s'aperçut que la tête lui tournait.

—Elle est bien bonne ! dit-il en riant. Voilà que le piccolo fait comme les barbillons donnant la chasse aux grains de blé qui montent... il grimpe dans ma boîte à musique... il me semble que je suis sur les chevaux de bois !... Ça ne sera rien... je me connais, d'ici à cinq minutes, il n'y paraîtra plus... réglons notre compte.

—Je vais payer, répliqua Pascal.

—Mais non... mais non... Je ne l'entends pas comme ça...

—Nous réglerons ensemble plus tard...

—A la bonne heure...

—Allez chercher le bachot...

—Je m'y rends *illico*...

Tout en festonnant légèrement, la Fouine sortit de la tonnelle où le déjeuner venait d'avoir lieu, et se dirigea vers le moulin où son vieux bateau était amarré, et ses avirons enchaînés solidement et cadennassés.

Pascal se fit donner un pain de quatre livres, un chapelet de cervelas, quatre litres de vin, une bouteille d'eau-de-vie et deux verres.

Il paya toute la dépense, et muni de ses provisions retourna sur les sapines où il se trouva dans une solitude absolue.

Les deux autres pêcheurs dont nous avons signalé la présence avaient plié bagage.

— Voyons, se dit-il, pendant que je suis seul, c'est bien le moment d'examiner un peu mon joujou...

Il tira de sa poche un petit stylet du plus pur acier, à la lame tranchante comme un rasoir, et dont la pointe fine comme une aiguille, était fichée dans un bouchon de liège qui la rendait inoffensive.

Après avoir ôté le liège, il reprit avec un étrange sourire :

— A double fin le joujou !... Ça coupe et ça pique !... Je profiterai d'une minute où cet imbécile de la Fouine sera penché... Je le saisirai par le cou, je couperai le cordon qui soutient la médaille... Je lui enfoncerai ceci bien gentiment entre les deux épaules... Je le pousserai ensuite à l'eau et tout sera dit...

Et, après avoir remis le bouchon, Pascal réintégra le stylet dans sa poche.

Une demi-heure à peu près se passa.

Au bout de ce temps, il aperçut un bateau qui descendait à la godille par un jeune homme.

Ce jeune homme était Jules Boulenois qui paraissait médiocrement d'aplomb et se ressentait encore des libations trop copieuses du déjeuner.

Poussée par le courant, l'embarcation avançait très vite.

Elle arriva en face des Sapines.

— V'là l'affaire ! dit la Fouine en attachant le bachot à la tête d'un train. Figurez-vous, mon vieux, que ce polisson de piccolo me met un moulin à café dans la cervelle...

— Un verre de cognac vous retapera... c'est souverain... répliqua Pascal, car je suis comme vous... le piccolo me gêne un peu...

— Du cognac... Vous en avez ?

— Oui, une bouteille... et des verres aussi...

— Eh bien ! alors, versez-m'en une gorgée... et ensuite je ferai un petit somme pour chasser ça...

On trinqua, puis on but. La Fouine après avoir poussé quelques bâillements, s'étendit sur la sapine entre deux troncs d'arbres, et s'endormit d'un profond sommeil.

Pascal, le regardant dormir, pensait :

— Si c'était seulement la nuit, et si je ne courais pas le risque que quelqu'un vienne à passer sur la berge, comme je lui ferais sa petite affaire en douceur !... Enfin, patience, il ne s'agit que d'attendre un peu...

Et il se remit à pêcher, mais avec distraction.

Le faux mécanicien pensait à autre chose.

Nos lecteurs savent à quoi.

Déjà le soleil était couché derrière les coteaux et le crépuscule descendait sur la campagne lorsque la Fouine se réveilla.

Il se sentait la tête aussi lourde qu'au moment où il avait commencé son somme, et de plus il mourait de soif.

— Nom d'un petit bonhomme ! s'écria-t-il en se frottant les yeux, il fait déjà pas mal sombre...

— Oui... la nuit vient... j'allais vous réveiller... Ça va-t-il ?...

— Toujours ce diable de moulin à café...

— Bah ! ça va passer...

— Avez-vous pris quelque chose ?...

— Rien que du gordon...

— C'est pas riche !... Dieu qu'il fait soif, ajouta la Fouine, la langue me pèle...

— Nous avons à boire...

— L'eau-de-vie, pour le quart d'heure, ne me dit pas grand' chose.

— Aussi, c'est du vin que je vous offre...

V

Pascal déboucha une bouteille, remplit un verre et le tendit à la Fouine qui le vida d'un trait.

— Ah ! sapristi, ça va mieux ! fit-il ensuite, ça me retape le torse !... il s'agit maintenant de fourrer nos outils dans le bachot, et d'aller nous amarrer à notre place de pêche avant qu'il fasse tout à fait nuit.

Le transbordement du matériel et des vivres eut lieu sans retard.

— Avons-nous de la terre pour amorcer ? demanda le faux mécanicien.

— Oui.

— Alors en route !...

Les deux hommes embarquèrent et gagnèrent l'endroit désigné par Jules Boulenois.

La nuit devenait très sombre, une nuit à ciel couvert, sans lune et sans étoiles.

C'est à peine si on distinguait sur la rive, dans les ténèbres opaques, la silhouette noire des arbres touffus du *Petit-Castel*. On amarra le bateau.

— Amorçons... dit la Fouine.

— C'est ça... Ensuite nous casserons une croûte.

Les deux hommes jetèrent dans la Marne bon nombre de boulettes de terre, truffées de verres rouges et de blé cuit.

Ils firent ensuite un repas de pain et de cervelas, amplement arrosé de piccolo.

Une gorgée de cognac tint lieu de dessert, puis les lignes amorcées furent mises à l'eau.

Tout était calme.

Un silence absolu régnait, si profond qu'il semblait sinistre.

Pas un souffle dans l'air.

Rien que le clapotis faible et monotone du courant sous les berges creuses.

De demi-heure en demi-heure en entendait au lointain des coups de sifflet et la trépidation d'un train sur les rails du chemin de fer, puis le silence revenait.

Enfin, de temps à autre, le petit bruit presque imperceptible d'une boulette de terre jetée doucement dans la Marne par la Fouine.

La pêche de nuit s'annonçait mal.

Le poisson ne mordait pas.

Les deux hommes, ne prenant rien, trouvaient le temps long, et pour se distraire ils buvaient ou plutôt l'un d'eux buvait, car Pascal Saunier profitait des ténèbres pour faire semblant de vider son verre qu'il n'avait pas rempli.

Jules Boulenois, au contraire, y allait bon jeu bon argent, ce qui ne l'empêchait pas de grelotter, la nuit étant très fraîche.

Pour se réchauffer il demanda la bouteille d'eau-de-vie, lui donna de sérieuses accolades et se remit à pêcher, mais une torpue progressive l'envahissait ; ses idées devenaient confuses ; le sommeil le gagnait.

Bientôt Pascal, assis à côté de lui et dont les yeux s'habituaient à l'obscurité, le vit pencher la tête sur sa poitrine et se laisser aller en arrière.

En même temps un ronflement sonore démontra clairement qu'il dormait d'un profond sommeil.

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux eut aux lèvres un mauvais sourire, ou plutôt un rictus de bête fauve.

Il lâcha sa ligne qui s'en alla au fil de l'eau puis il prit dans sa poche son stylet, en retira le liège qu'il jeta dans la Marne, et il écouta.

Jules Boulenois continuait à ronfler.

Alors, avec des précautions sans nombre et des mouvements d'une délicatesse infinie, Pascal glissa sa main gauche entre le cou et la chemise de la Fouine, et saisit le cordon qui retenait la médaille.

En même temps sa main droite armée s'abattait entre les deux épaules du dormeur.

Le stylet rencontra une résistance.

La pointe acérée se brisa comme verre, mais néanmoins une partie de la lame entra dans les chairs.

Ainsi réveillé la Fouine fit un bond en poussant un cri, ou plutôt un hurlement, s'acerocha de ses mains nerveuses aux vêtements de Pascal et voulut se mettre debout pour entamer la lutte.

Un faux pas lui fit perdre l'équilibre.

Il retomba sur le bord du bateau, entraînant Pascal qui tenait toujours le cordon de la médaille et qui, tirant à lui ce cordon, l'étranglait à demi.

Sous la violence du choc et sous la double charge portant brusquement d'un seul côté, la vieille barque craqua, se pencha, se remplit d'eau, et les deux hommes roulèrent dans la Marne.

Tout ceci s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire.

Pascal était un nageur de premier ordre, un plongeur habile, très capable de parcourir un assez long espace entre deux eaux, mais pour cela il fallait être en costume de bain, c'est-à-dire en caleçon.

Or, ses vêtements mouillés gênaient ses mouvements et, comme il ne pouvait disposer que d'une seule main, il avait peur de couler.

D'une secousse violente il rompit le cordon qu'il tenait de la main gauche, saisit la médaille qu'il mit entre ses dents et, s'éloignant du théâtre de cette courte lutte, fit la planche pendant quelques secondes pour reprendre haleine, car il était à bout de force et de respiration.

Le courant l'entraînait rapidement, mais sa défaillance passagère fut de peu de durée. La rive se trouvait tout près de lui. Il l'atteignit en quelques brasses et se dressa, sondant les ténèbres, prêtant l'oreille.

Il ne voyait ni n'entendait rien.

Remontant alors sur la berge, il mit la médaille dans sa poche et se dirigea vers l'endroit où le bateau était amarré pour la pêche.

Plus de bateau.

Il avait coulé à pic.

De nouveau il écouta.

Le silence régnait comme auparavant... Un silence de mort !

—Allons, murmura-t-il, tout est fini... Maintenant il s'agit de marcher, et de marcher vite... Je grelotte... mes dents claquent... J'en ai au moins pour trois bons quarts d'heure d'ici au bois de Vincennes... Bah ! la course me réchauffera...

Et il prit le pas gymnastique dans la direction du canal qu'il devait suivre pour arriver au pont de Charenton, et de là gagner le bois de Vincennes.

Minuit venait de sonner.

Il se croyait à peu près certain de ne rencontrer personne sur la route.

À peine avait-il parcouru sur la berge un espace d'une dizaine de mètres qu'il fit halte brusquement.

Un bruit venant de la rivière, au bas de la berge, frappait sa oreille.

Il s'avança jusqu'au dessus de l'endroit d'où le bruit lui semblait venir, et regarda, tout en écoutant.

La nuit était noire ; la berge haute.

Impossible de rien distinguer.

De nouveau une sorte de clapotement se fit entendre dans les roseaux, puis cessa.

—C'est une loutre qui pêche ou des rats d'eau qui chassent, se dit Pascal complètement rassuré.

Et, reprenant sa course rapide, il disparut dans les ténèbres.

En moins d'une demi-heure il franchit l'espace qui le séparait du pont de Charenton.

En un quart d'heure il pouvait désormais gagner le massif qu'il avait caché ses vêtements.

Il redoubla de vitesse, car malgré le mouvement qu'il se donnait il ne parvenait point à se réchauffer sous son costume imprégné d'eau.

Enfin il atteignit le bois et n'eut pas la moindre peine à se reconnaître.

Une grande branche cassée pendait à l'entrée d'un sentier. C'est par ce sentier qu'il était sorti, c'est par lui qu'il devait entrer.

Nous ne nous attarderons point à le suivre jusqu'à l'endroit où il avait laissé son paquet qu'il retrouva naturellement intact.

Dix minutes plus tard, ayant changé de la tête aux pieds, il ressortit du bois où il abandonnait sa défroque humide, se dirigea vers l'avenue Daumesnil, trouva une voiture qui revenait de Saint-Mandé, la prit et se fit conduire jusqu'à l'entrée de la rue de Miromesnil.

De là il gagna pédestrement l'hôtel du pseudo-docteur Thompson, monta dans sa chambre et se mit au lit, pour y goûter un repos bien gagné.

Laissons-le dormir et revenons à ce bruit qu'il avait entendu en s'éloignant de la berge du *Petit-Castel*, et qu'il avait attribué aux ébats d'une loutre ou des rats d'eau, très abondants, on le sait, dans ces parages.

En croyant cela, Pascal se trompait.

Le bruit entendu avait une autre cause, et cette cause l'aurait étrangement épouvanté s'il eut poussé plus loin ses investigations et si les ténèbres eussent été moins profondes.

Un faible rayon de lune égaré entre deux nuages aurait suffi pour lui montrer le corps d'un homme épuisé de fatigue qui s'accrochait aux roseaux et aux joncs de la rive afin de ne pas se laisser entraîner par le courant de la Marne.

Cet homme c'était notre ami la Fouine.

La Fouine blessé dans le dos, à moitié étranglé, brisé par sa chute sur le plat bord du bachot et par sa lutte dans la rivière, mais bien vivant en somme, et n'ayant pas la moindre envie de mourir.

Au moment où il tombait à l'eau une réaction violente s'était produite en lui. Toute trace d'ivresse avait disparu.

Le cordon serré autour de son cou lui comprimait le gosier et gênait affreusement sa respiration ; il éprouvait une sensation de douleur aiguë entre les deux épaules, mais il ne perdait pas la tête.

Agile, robuste, dur à la souffrance, excellent nageur comme Pascal, il se dit qu'il avait des chances de s'en tirer, et se jura qu'il s'en tirerait.

La première chose à tenter était de se débarrasser de son adversaire pour ne pas être noyé par lui, et de le laisser se noyer lui-même au cas où il ne saurait pas nager.

Il lâcha donc les vêtements de Pascal, et lança un vigoureux coup de jarret afin de s'éloigner.

À ce moment précis le complice de Jacques Lagarde donnait une violente secousse pour rompre le cordon qui retenait la médaille de la Fouine.

Le cordon céda.

Le jeune pêcheur devenait libre de ses mouvements.

Étourdi un instant, il avala malgré lui une gorgée d'eau, mais il n'était pas homme à couler à fond pour si peu de chose.

Retenant son souffle, il se laissa emporter par le courant, se contentant de se soutenir et de ne pas trop s'éloigner du bord.

Seulement, au bout de quelques secondes, il sentit une grande faiblesse l'envahir.

Il perdait beaucoup de sang.

La douleur de sa blessure devenait de plus en plus aiguë.

Sa respiration s'embarrassait.

D'un moment à l'autre, il pouvait être pris d'une défaillance. Donc il devenant urgent d'aborder.

Ses pieds qu'il laissa couler touchèrent le fond. L'eau ne lui arrivait qu'au menton. Il était tout au plus à deux mètres du bord et il n'eut qu'à marcher pour se trouver dans les roseaux qui garnissent la rive.

Il s'arrêta pour reprendre haleine.

Tout à coup il entendit un bruit de pas rapides au-dessus de sa tête.

La haute berge résonnait sous la course d'un homme. Brusquement le bruit cessa.

Pascal venait de faire halte pour écouter.

Le bruit reprit, s'affaiblit graduellement en s'éloignant, et finit par s'évanouir.

—C'est mon brigand de mécanicien !... pensa la Fouine, il me croit défunt et il se sauve !... Ah ! la canaille !... Qu'est-ce que je lui avais donc fait, à ce gremlin-là ?

Lentement, péniblement, le jeune pêcheur gravit la berge, et quand il en eut atteint le sommet il tomba épuisé sur le gazon.

Il grelottait.

La brise froide de la nuit frappant ses vêtements mouillés lui faisait l'effet d'une application de glace sur le corps.

Son costume ne se composait d'ailleurs que d'une chemise et d'un pantalon, ce qui avait été fort heureux pour lui, car plus lourdement vêtu il aurait couru grand risque de couler à fond.

—Je ne puis pas rester comme ça... se dit-il, je vais gagner la bicoque où j'ai des effets de rechange. . . Après, je réfléchirai tout à mon aise... Oui, continua-t-il, mais pour gagner la bicoque il faut marcher, et je suis si faible qu'un moucheron me jetterait par terre, les quatre fers en l'air... Tonnerre de Bougival, j'ai bigrement mal entre les deux épaules ! Saprish-toche ! j'ai reçu un fameux coup de poing !

Il souffrait cruellement. Néanmoins il se dressa, non sans peine, et suivit en chancelant le chemin qui côtoyait le bras de la Marne tournant vers le *Petit-Castel*. Il prit ensuite à gauche, franchit la passerelle reliant à la terre ferme l'île occupée par le restaurant où nous avons plus d'une fois conduit nos lecteurs, et ouvrit la porte d'une petite cahute construite en planches de sapin où le passeur s'abritait pendant le jour et où lui-même laissait, avec la permission du restaurateur, un costume de rechange.

Ce costume se composait d'un vieux pantalon de velours, d'une chemise de laine et d'un gros caban qu'il portait pendant les pluies d'automne.

Il endossa ces vêtements, se coucha sur un lit d'herbes sèches entassées dans un coin et se mit à réfléchir.

Une lueur s'était faite dans son esprit en s'apercevant qu'on lui avait volé sa médaille.

—C'est à ça, positivement, qu'en voulait le gremlin qui m'a si bien arrangé ! pensa-t-il. Mais comment savait-il, lui qui paraissait ne pas me connaître ?... Amédée Duvernay a été tué aussi, la belle Virginie également, et la médaille d'Amédée, qu'elle portait, a disparu, je n'en souviens... Tout ça, c'est bien drôle !... c'est-à-dire non, ça n'est pas drôle du tout...

« Ce qu'il m'a flanqué dans le dos, le gremlin, et que je prenais pour un coup de poing, c'était un coup de couteau, et ma médaille que j'avais tournée en arrière a paré le choc à moitié et m'a empêché d'aller *ad patres* !

« Eh bien, elle peut se flatter de m'avoir été bonne à quelque chose... Sans elle, n. i. ni, c'était fini... plus de Jules Boulenois.

« Mais qu'est-ce que ça peut bien être que ce gaillard-là ?... D'où vient-il et que veut-il ?

« Demain sans faute, j'irai parler le commissaire.

. 1

La Fouine, tout éclopé, en était là de son monologue quand brusquement il s'interrompit, réfléchissant de nouveau.

—Le commissaire... répéta-t-il au bout d'un instant, quand je lui aurai raconté l'affaire, qu'est-ce qu'il me répondra ? que j'ai bu jusqu'à plus soif et que je me suis mis à tu et à toi avec le premier venu que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam... que j'étais à la pêche de nuit qui est défendue par les règlements, et par conséquent en contravention... que je suis un imbécile d'une part, un braconnier de rivière de l'autre, et qu'en cette qualité je mériterais d'être mis à l'ombre...

« D'ailleurs quelles indications donner à propos du coquin qui m'a si joliment mis dedans ?

« Il est mécanicien comme moi, et tout ce que je sais sur son compte c'est que je ne sais rien... Son signalement ressemble à celui de tout le monde, mais si je le rencontre, moi, je me charge de le reconnaître, et alors gare à sa peau ! Pour le quart d'heure mieux vaut faire le mort et ne rien dire à quiconque... Pourvu seulement que ce brigand-là m'ait laissé mes lignes et mon bateau, car sans cela je serais bien loti ! Plus de médaille !... Si jamais on retrouve le testament du comte de Thonnerieux, qu'est-ce que je présenterai pour toucher ma part ?...

« Sapristi, que j'ai froid et que je souffre ! La voilà, la guigne noire !... la voilà ! !

En effet, la Fouine grelottait de plus en plus, et sa blessure lui causait des élancements terribles.

Il se couvrit de son mieux avec des herbes sèches et bientôt un violent accès de fièvre vint le réchauffer.

Il parvint à s'endormir, mais d'un sommeil peuplé de rêves sinistres.

Vers neuf heures du matin il se réveilla.

Tous ses membres étaient raidis, courbaturés, la douleur qu'il ressentait dans le dos ne diminuait pas.

—Il faut pourtant savoir ce que j'ai là... murmura-t-il.

Et, après s'être nettoyé de son mieux, il se rendit chez un pharmacien de Créteil.

Là, il ôta son vieux caban, sa chemise de laine et montra ses maigres épaules.

—On dirait d'un coup de couteau ! s'écria le pharmacien.

—Non... répliqua Jules Boulenois.

—Alors, qu'est-ce que c'est ?

—Je suis tombé à la renverse sur le taquet de mon bateau.

—Alors, tout s'explique.

—Ca peut-il mal tourner pour moi ?

—Du tout... C'est douloureux, mais ça ne sera rien... Je vous guérirai ça en quarante-huit heures.

Le pharmacien lui fit un premier pansement avec des lotions alcoolisées et lui dit de revenir le soir se faire panser de nouveau.

La Fouine paya et sortit.

Il souffrait moins, marchait mieux, et il se dirigea d'un assez bon pas vers l'endroit où il avait failli mourir pendant la soirée de la veille.

Là il eut un mouvement de joie.

Le bateau coulé se voyait à merveille à travers l'eau transparente et peu profonde. Même on distinguait les lignes et scions sous les bancs.

—Allons, pensa-t-il, ça ne sera pas la mer à boire que de renflouer le vieux sabot. Je songerai ensuite au particulier...

Il s'en alla au restaurant de l'île, où il raconta la même histoire dont il s'était servi avec le pharmacien pour expliquer sa blessure.

Le restaurateur le plaisanta.

La Fouine riait du bout des dents et pensait à sa vengeance future.

Pascal Saunier, tout aussi brisé de fatigue que Jules Boulenois, s'était, lui aussi, levé tard.

Aussitôt debout, il alla trouver Jacques et lui remit la médaille volée, mais cette médaille n'ajoutait qu'un mot à chacune des trois phrases qu'il s'agissait de reconstruire.

Ces phrases n'étant point complètes faute des dernières médailles, le sphynx gardait son secret.

—Cela t'a rajeuni de couper tes moustaches, dit Jacques en souriant à l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux. Tout fait l'air d'un adolescent...

—Cela me servira pour aller faire connaissance à Genève avec Marthe-Emilie Berthier, répliqua Pascal.

—Quand partiras-tu ?

—Il y a un train express ce soir à huit heures. C'est celui-là que je prendrai...

En effet, muni de renseignements, de papiers, d'une somme

d'argent assez forte, et n'emportant qu'une légère valise point encombrante, Pascal prenait le train de huit heures, passait à Mâcon et à Culoz, et arrivait à Genève le lendemain, à dix heures et demie du matin.

Au lieu d'aller loger dans un des grands caravansérails, *Hôtel des Bergues, Hôtel du Lac, Hôtel de la Couronne*, il descendit dans une auberge de quatrième ordre, il se donna comme voyageur de commerce en fournissant des papiers à l'appui de son dire.

Après avoir amplement déjeuné il se fit indiquer la route de Lausanne, et certain de ne point se tromper il se dirigea vers la rue que le testament du comte de Thonnerieux désignait comme habitée par la mère de la jeune fille.

La route ou rue de Lausanne est située dans la partie de Genève occupant l'espace compris entre le chemin de fer et l'endroit où le Rhône sort du Léman.

En descendant de la gare on se trouve rue de Lausanne.

Bordée de maisons sur un espace d'un kilomètre, ce qui constitue un faubourg, elle devient route et court vers Lausanne en côtoyant les bords si merveilleusement pittoresques du lac.

Pascal s'engagea dans cette rue.

Périne Berthier, dont Marthe Berthier était l'enfant devait, d'après le testament du feu comte, loger au numéro 49.

La maison portant ce numéro était grande et belle, bâtie en pierres noires de Millerye, encadrées dans des pierres de taille de Bourgogne.

Sa construction pouvait remonter à une douzaine d'années.

Les boutiques du rez-de-chaussée servaient l'une à un commerce d'épicerie, l'autre à un commerce de nouveauté.

—C'est là que selon toute apparence je dois les trouver, se dit Pascal. Prenons d'abord nos informations.

Il entra dans le couloir qui séparait les deux boutiques et au fond duquel commençait l'escalier accédant aux étages supérieurs.

Le complice de Jacques Lagarde se proposait de s'adresser au concierge.

C'est qu'il ne savait pas, (ou plutôt il l'avait oublié, car il était déjà venu en Suisse) que les portiers sont, à très peu d'exceptions près, inconnus à Genève.

—Ah ! diable ! pensa le jeune homme en constatant de visu l'absence d'une loge. C'est gênant... Mais il est bien probable que les boutiquiers pourront me répondre...

Il franchit le seuil du magasin d'épicerie.

Ce fut une femme qui vint à sa rencontre.

—Les filles d'Eve ont la langue bien pendue, murmura Pascal, celle-ci ne demandera pas mieux que de m'apprendre ce que j'ai besoin de savoir.

—Que désire monsieur ? fit la marchande en souriant.

—Je viens, madame, solliciter de votre obligeance un petit renseignement... répliqua le nouveau venu.

—Mon Dieu, monsieur, je vous le donnerai bien volontiers, si c'est en mon pouvoir.

—Vous connaissez en grande partie sans doute les personnes logées dans la maison que vous habitez ?

—Toutes, monsieur... je les connais toutes. C'est chez nous qu'elles se fournissent. Mon mari est principal locataire de l'immeuble.

—Alors rien ne vous sera plus facile que de me dire si vous avez ici une dame nommée Périne Berthier ?

—Périne Berthier ? répéta l'épicière.

—Oui... une Française... d'un certain âge... avec une fille une jeune fille de dix-neuf ans ?

L'épicière secoua la tête.

—Non, monsieur, fit-elle aussitôt, nous n'avons pas ça...

Pascal se sentit pris par l'inquiétude.

—Je suis cependant certain de ne point me tromper d'adresse... répliqua-t-il. C'est bien ici la route de Lausanne.

—Parfaitement.

—Et votre maison porte bien le numéro 49 ?

—Elle n'en a jamais porté d'autre... Mais n'empêche que

nous n'avons pas et que nous n'avons jamais eu de locataire s'appelant Périne Berthier...

—Voilà qui me désole ! s'écria Pascal. Il s'agissait d'une affaire sérieuse... très sérieuse... et me voici désorienté, ne sachant plus de quel côté diriger mes recherches...

—Etes-vous bien sûr du nom, monsieur ?

—Autant que je le suis du mien... La mère et la fille s'appelaient Berthier...

—Pourriez-vous me les dépeindre ?

—Non, madame... Je ne les connais pas de vue.

—C'est fâcheux, car j'aurais peut-être pu rapprocher des ressemblances... tirer des conclusions...

—Des ressemblances ? répéta Pascal étonné... Des conclusions ?

—Etes-vous bien certain, monsieur, que ces personnes, ici, à Genève, portaient leur véritable nom ?

—Ah ! quant à cela, madame, je le crois, mais je ne pourrais l'affirmer...

—Et encore, non ; reprit la marchande qui suivait son idée. Ce serait impossible... Les personnes auxquelles je pense étaient Françaises d'origine, mais la mère avait épousé un Genevois...

—Le nom de ces personnes ?.. demanda Pascal à tout hasard.

—Attendez donc... je cherche... M'y voilà... vous avez dit Périne, n'est-ce pas ?

—Oui... Périne Berthier...

—Le mari appelait en effet sa femme Périne...

—Et il s'appelait, lui, le mari ?

—Grandchamp...

—Grandchamp !... s'écria le jeune homme tressaillant, frappé soudain d'un trait de lumière aveuglante, et la jeune fille ? la jeune fille ? comment était-elle ?

—Blonde comme les blés murs... et plus jolie que les amours... On l'appelait ici la *Belle aux cheveux d'or*.

—Son nom ?.. Vous rappelez-vous son nom ?..

—Marthe, monsieur...

Pascal tressaillit de nouveau.

L'épicière continua :

—C'étaient de braves gens... Ils habitaient notre maison... la mère et la fille tenaient le magasin de nouveautés, là, à côté... Elles l'ont vendu après la mort de M. Grandchamp pour s'établir à Paris...

Pascal buvait littéralement les paroles de sa complaisante interlocutrice.

Ce qu'elle lui racontait, c'était l'histoire de Marthe Grandchamp et de Périne, sa mère, morte à Joigny.

Il lui semblait rêver, tant la réalité lui paraissait étrange, et cependant il ne rêvait pas.

Du reste, un moyen sûr existait d'éclaircir ses doutes s'il pouvait lui en rester encore quelques-uns. Ce moyen, il l'employa.

—L'argent provenant de la vente du fonds de commerce, demanda-t-il n'avait-il point été confié par Mme veuve Grandchamp à un banquier de Genève ?

—Oui, monsieur, c'est bien cela... Un gredin de banquier qui a pris la fuite en mettant sur la paille un bon nombre de familles... Un de messieurs les juges d'Instruction du tribunal qui est locataire dans l'immeuble m'en parlait encore hier. Il a eu dans les mains, quand on a déclaré la banqueroute frauduleuse après la fuite du gredin, plusieurs lettres de la jeune fille réclamant au moins un acompte sur les fonds dus à sa maman. Les lettres arrivaient de Joigny où les deux femmes s'étaient arrêtées, la maman étant malade...

Douter devenait impossible.

La certitude absolue s'imposait.

Marthe Berthier n'était autre que Marthe Grandchamp, dont lui et Jacques avaient tué la mère en lui donnant à boire une gorgée d'eau froide, et Marthe Grandchamp, l'une des héritières du comte de Thonnerieux, passait aux yeux du monde pour être la pupille du pseudo-docteur Thompson.

—Je vous remercie, madame... dit Pascal à la marchande.
—Êtes-vous satisfait, monsieur, de ce que j'ai pu vous apprendre ?

—Je suis convaincu, madame, que les personnes dont vous venez de me parler sont bien celles que je cherche... Le mariage contracté à Genève par Périmo Berthier explique son changement de nom... il ne me reste qu'à chercher en France la piste de ces deux femmes, et j'espère bien parvenir à la trouver, grâce à vous, madame ; aussi je vous prie de croire à toute ma vive gratitude.

Pascal prit congé, regagna son hôtel et demanda un indicateur des chemins de fer qui lui fut apporté sur-le-champ.

Il chercha séance tenante les heures des départs pour Paris.

Un express partait à trois heures vingt-huit minutes.

Le jeune homme regarda sa montre.

Elle marquait trois heures moins cinq.

—Vite ! vite ! ma valise ! dit-il au garçon qui répliqua :

—Je croyais que monsieur devait coucher à l'hôtel ?

—Je le croyais aussi, mais j'ai trouvé poste restante une lettre qui m'appelle à Culoz, où il faut que je sois ce soir... Dépêchez-vous de me donner ma note...

La note faite et payée, Pascal prit sa valise et s'élança vers la gare.

Dix minutes plus tard le train s'ébranlait, l'emportant vers Paris, et dans le compartiment de première classe où il se trouvait seul il se disait :

—Marthe Grandchamp... l'une des six personnes qu'il faut supprimer, puisqu'elles se trouvent entre nous et la fortune du comte !! Et Jacques adore Marthe Grandchamp ! Quelle complication !! Comment tout cela va-t-il finir ? ...

À cinq heures et demie du matin le train stoppait en gare de Paris.

À six heures et quart le jeune homme arrivait rue de Mironne.

Tout le monde, dans l'hôtel, dormait encore.

Pascal alla résolument frapper à la porte de Jacques.

Celui-ci, réveillé en sursaut et n'ayant pas précisément la conscience bien nette, demanda avec une inquiétude ressemblant beaucoup à de l'angoisse :

—Qui est là ? Que me veut-on ?

—C'est moi, Pascal, répondit l'arrivant. Ouvre vite ! ...

La phrase était à peine finie que le pseudo-Thompson sautait en bas de son lit, courait à la porte et l'ouvrait.

VII

Pascal entra et referma derrière lui.

Jacques était absolument stupéfait.

—Toi ! c'est toi ! dit-il d'un air d'ahurissement complet— tout à l'heure je n'en croyais pas mes oreilles et maintenant je ne n'en crois pas mes yeux ! Te voilà revenu... et la besogne est terminée ? ...

—Recouche-toi... Nous allons causer...

Le docteur reprit dans son lit sa place encore tiède, et le coude appuyé sur l'oreiller attendit que son complice lui donnât l'explication d'un retour si précipité.

L'ex secrétaire du comte de Thonnerieux s'était laissé tomber sur un fauteuil.

—D'abord, commença-t-il, la besogne n'est point terminée...

—Alo, pourquoi es-tu revenu ?

—Je vais te l'apprendre. Apprête-toi à bondir...

—A bondir ? répéta Jacques. —Est-ce que Marthe Berthier est morte ou disparue ? ...

—Elle existe, et je sais où elle est...

—Eh bien ! ce que tu n'as pas fait tu le feras, vaillâ tout...

—Il existe des difficultés, et toi-même, peut-être, quand tu les connaîtras, tu les trouveras insurmontables...

—Moi, allons donc ! ... Est-ce que je suis homme à reculer devant quelque chose ?

—Qui sait ?

—Voyons, explique-toi... tu me fais mourir d'impatience ! Pourquoi tous ces ambages ? ...

—Parce que j'ai peur de parler...

Jacques Lagarde haussa dédaigneusement les épaules.

—Parle tout de même ? répliqua-t-il ensuite, tu n'ignores pas que rien ne me fait peur, à moi ! ...

—Qui sait ? ...

—Je le sais, moi, et cela suffit...

—Arme-toi de résolution... de courage...

—Résolution ?... Courage ?... A quel propos ? ...

—Je vais te porter un coup terrible...

—Je suis assez fort pour le supporter...

—Ton cœur va recevoir une blessure douloureuse...

Jacques commençait à éprouver une vague inquiétude.

—Mon cœur ! répéta-t-il en affectant un air délibéré. Une blessure douloureuse !! Allons, décidément tu deviens fou, et si la Suisse produit de semblables effets sur tous les voyageurs que leurs affaires y conduisent, mieux vaudrait ne point passer la frontière !! Finissons-en... As-tu vu Marthe Berthier et sa mère ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Elles avaient quitté Genève après avoir vendu un petit établissement dont elles vivaient...

—Quand sont-elles parties ?

—Au mois de mai cette année.

—Tu as trouvé leurs traces ?

—Sans la moindre peine.

—Où allaient-elles en quittant Genève ?

—A Paris.

—Elles sont à Paris, alors ?

—La mère étant tombée malade pendant le voyage, elles ont dû s'arrêter en route...

—Dans quel endroit ?

—A Joigny.

Jacques Lagarde devint très pâle.

—A Joigny... murmura-t-il, à Joigny...

—Et, continua Pascal, là elle est descendue faubourg du Pont, à l'auberge du *Martin Pêcheur*.

—Tonnerre ! s'écria le pseudo-Thompson, les mains crispées sur ses couvertures, —Mais c'est l'histoire de Marthe Grandchamp que tu me racontes-là !

—Oui, car Marthe Grandchamp n'est autre que Marthe Berthier dont la mère s'est mariée avec un Genevois du nom de Grandchamp...

De pâle qu'il était, Jacques devint livide.

—Allons donc ! fit-il, tu extravagues, c'est impossible !

—Cela est cependant.

—Marthe, balbutia le médecin, les yeux hagards, Marthe, une des héritières du comte de Thonnerieux...

—Condamné comme les autres, par conséquent !... dit Pascal en plongeant ses regards dans ceux de son complice qui s'écria, en se dressant d'un mouvement brusque sur son séant

—Condamnée ! Pourquoi ?

—Parce qu'elle fait partie des victimes désignées, qu'elle porte la médaille convoitée par nous et qui ne peut nous appartenir sans que Marthe aussi disparaisse !

Jacques avait sauté à bas de son lit et il s'habillait à la hâte, tout en écoutant parler l'ex-secrétaire du feu comte.

Soudain il se plaça devant lui, les bras croisés sur la poitrine, la tête haute, les lèvres frémissantes, les traits décomposés, les yeux étincelants.

—Marthe ne mourra pas, entends-tu ! dit-il d'une voix sourde et sifflante. On ne touchera pas un cheveu de sa tête ! Je renoncerais plutôt aux millions cachés !... Marthe menacée !... Qu'on l'attaque !... Je la défendrai, et malheur à celui qui voudrait passer outre !... Marthe ne mourra point, parce que...

—Parce que tu l'aimes, pardieu ! interrompit Pascal. Crois-tu donc que je ne le savais pas ? il y a longtemps que je me suis aperçu de cet amour.

—Eh bien ! oui, je l'aime de toutes les puissances de mon âme, de toutes les forces de mon cœur ! Je l'aime comme je

ne croyais pas qu'il fût possible d'aimer ! Elle est tout pour moi !

—C'est pour cela que je suis revenu si vite, épouvanté d'avoir appris que Marthe Grandchamp n'était autre que Marthe Berthier !... C'est pour cela que je t'ai dit : La nouvelle apportée par moi va te faire bondir !... C'est pour cela que je te crie : Jacques, nous sommes perdus !...

—Perdus ? répéta le médecin. Pourquoi, perdus ?...

—Parce que nous allons à l'abîme... L'amour te domine et t'aveugle ! Pour cet amour tu renonces à tout !... Pour cet amour tu regardes comme non avenue la terrible besogne faite jusqu'ici !... Le sang versé ne compte plus, ce sang dont chaque goutte devait pour nous se changer en or !... Tu es comme Samson quand les ciseaux de Dalila eurent fauché ses cheveux. Une faiblesse de femme a remplacé ta force de lutteur... Tu vas à l'abîme, je le répète, et tu entraînes tes complices avec toi...

—Toutes ces phrases de mélodrame parce que j'aime Marthe ! répliqua Jacques d'un ton moqueur.

—Oui, car cet amour est ta perte et la nôtre ! Déjà, tu le vois, tu abandonnes nos projets presque accomplis, tu renonces à l'avenir rêvé, pour sauver Marthe...

—Je n'abandonne rien !... Je ne renonce à rien !... Nous pouvons épargner cette enfant et arriver quand même à notre but...

—Non, nous ne le pouvons pas... Marthe vivante, c'est garder à côté de nous un danger permanent !...

—Prouve-moi cela !

—La preuve est trop facile à faire ! Il nous faut la médaille de Marthe, et cette médaille, réunie à celles que nous possédons déjà ou que nous posséderons bientôt, nous donnera le mot de l'énigme...

—Il nous la faut, j'en conviens... répondit Jacques, mais rien ne me sera plus facile que de trouver un moyen adroit de m'en emparer...

—Soit, je l'admets... Nous réunissons toutes les médailles et nous mettons la main sur la fortune cachée. Nous voilà riches. Le procès de Jérôme Villard, accusé d'avoir volé le testament du comte, est suffisamment instruit, et l'affaire vient en cour d'assises.

—Naturellement le juge d'instruction aura relevé les moindres détails de la vie de M. de Thonnerieux... On parlera de ces enfants nés le même jour que sa fille, de ces enfants inscrits par lui sur son testament, dont chacun avait reçu la médaille d'or commémorative et qui, les uns après les autres, ont été trouvés morts et dépouillés de leur médaille.

—Il a fallu, dans une circonstance récente, toute ton astuce, toute ta force d'âme pour détourner la police de la route qu'elle suivait et qui était la bonne... Elle peut revenir à cette idée et reprendre cette route, la police ! Elle peut rechercher les enfants, qu'elle ne trouvera pas, puisqu'ils sont morts, ou plutôt elle en trouvera un, Marthe... Marthe qui sera appelée en justice, interrogée, qui racontera son histoire, et qui naturellement déclarera qu'en entrant dans notre maison elle avait la médaille et que dans notre maison cette médaille lui a été volée...

—Remarque en passant que tu as été notoirement en rapport avec René Labarre, Paul Fromental et Fabien de Chatelux... Trois des héritiers... C'est grave !... Les soupçons éveillés, où s'arrêteront-ils ? Réponds à cette question si tu peux !... Tout cela sont des hypothèses ! Vas-tu peut-être me dire... Hypothèses, soit !... J'en conviens, mais parfaitement réalisables, par conséquent très alarmantes...

—Marthe, mise en défiance, serait fatalement une ennemie, car je te mettrais au défi d'en faire une complice...

—Une ennemie, Marthe ! s'écria Jacques.

—Parfaitement bien !... Peut-être l'est-elle déjà... Dans tous les cas, sois certain que dès à présent elle se révolte contre ton amour, contre tes prétentions, car elle ne t'aime pas...

Jacques tressaillit de tout son corps. Sur son front, entre ses sourcils, une ride profonde se creusa.

—Pourquoi prétends-tu qu'elle ne m'aime pas ? demanda-t-il.

—Cela saute aux yeux.

—Elle m'aimera plus tard...

—Jamais ! et cela pour la meilleure de toutes les raisons...

—Laquelle ?

—Elle en aime un autre.

Le pseudo-Thompson fit un geste de fureur.

—Supposition !... fit-il ensuite.

—Non, certitude !

—Qui te l'a dit ?

—Personne. Il m'a suffi d'observer... j'ajouterai que, pour ne point voir, il faut que tu sois volontairement aveugle !

—Tu prétends donc savoir qui elle aime ?

—Pardieu !

—Et celui-là ?...

—C'est Paul Fromental... La main sur la conscience, ne t'en doutais-tu pas un peu ?

—Je l'avais senti...

—A la bonne heure !

—Mais je suis le maître, et Paul Fromental est condamné ! Ce fut au tour de Pascal de hausser les épaules.

—Quand nous aurons supprimé Paul, répliqua-t-il, Marthe mourra de désespoir...

—On ne meurt pas et on se console... on oublie... Marthe m'appartiendra...

—Jamais... à moins que tu n'emploies la ruse ou la violence...

—Ni l'une ni l'autre...

—Alors, portes-en ton deuil... Je connais bien Marthe... Je l'ai beaucoup étudiée... Elle est pleine de volonté, d'énergie, sous son apparence d'angélique douceur... Quand Paul Fromental ne sera plus là pour la rattacher à la vie... quand elle se sentira bien convaincue qu'elle ne peut t'échapper, elle se tuera...

—Ah ! c'est ainsi !... Eh bien ! si elle ne m'aime pas, si elle ne doit jamais être à moi, je veux du moins qu'elle n'appartienne point à un autre ! Elle mourra.

—Bravo !... je te retrouve enfin !

Jacques avait baissé la tête et son visage offrait une expression sinistre.

—Oui, reprit-il d'une voix sourde, elle sera mienne, ou elle mourra...

—A cette heure parlons sérieusement, reprit Pascal, et laissons de côté l'amour, qui est un sentiment peu sérieux...

Le pseudo-Thompson fit signe qu'il écoutait.

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux poursuivit :

—Jamais je n'ai vu le moindre ruban, le moindre cordon, la moindre chaîne, autour du cou de Marthe, indiquant qu'elle porte la médaille reçue au moment de sa naissance...

—Moi non plus...

—Comment expliques-tu cela ?

—Sa mère ne lui a point donné, sans doute, l'habitude de la porter... Peut-être cette médaille se trouve-t-elle dans le cofret où elle serre les quelques modestes bijoux de deuil que je lui ai offerts...

—Il faudrait s'en assurer...

—Voudrais-tu la prendre ?

—Inutile... Il suffirait de la regarder, car je réfléchis à une chose, nous n'avons nul besoin de la médaille elle-même, pourvu que nous connaissions les mots gravés dans le métal...

—C'est vrai ! c'est vrai ! ! s'écria Jacques avec un éclair de joie dans les yeux. Marthe ne devra point partager le sort des autres héritiers, puisque la médaille restant en sa possession elle ne pourra nous soupçonner ! Je vois même là une circonstance propre à dérouter complètement les recherches de la police, si ces recherches devaient avoir lieu.

—Ame faible ! cœur de poulet !... voilà que tu reviens déjà sur la détermination prise tout à l'heure !

—Je voudrais épargner Marthe !

—Eh bien, épargne-la, mais évite au moins de jouer un rôle de dupe ! Ne garde point Marthe pour un rival ! Entre nous,

ce serait trop naïf ! Dans tous les cas, sachons d'abord où se trouve la médaille... Angèle a chez ta prétendue pupille ses grandes et ses petites entrées... C'est elle qu'il faut charger d'opérer les recherches... Est-ce là ton avis ?

— Certes ! Recommande-lui de copier exactement les mots.

— Sois paisible... Qu'as-tu résolu au sujet de Fabien de Chateaux ?

— J'attends qu'il soit revenu ici plusieurs fois et qu'il se sente de plus en plus épris de Marthe... Quand je le verrai prêt à obéir au moindre mot, au moindre signe d'Angèle j'irai.

— Tu voulais que tout soit terminé dans huit jours, et sur les huit jours, trois sont passés déjà...

— En cinq jours on fait bien des choses ! Du reste il n'y a point péril en la demeure ? Quarante-huit heures de plus ou de moins ne peuvent rien compromettre.

— Jacques, mon ami Jacques, prends garde ! dit Pascal d'un ton grave, tu m'inquiètes ! Tu semblais tout à l'heure en voie de guérison, et une rechute vient d'avoir lieu !... Tu es toujours et plus que jamais hypnotisé par l'amour !... Songe que je suis le même chemin que toi ! Songe que nous nous sommes juré de marcher jusqu'au bout d'un commun accord, et qu'enfin j'ai le droit de te dire : Jacques tu n'es pas seul maître !

— Je ne l'oublierai point ! répliqua le pseudo-Thompson.

L'entretien fut interrompu par l'entrée d'Angèle dans la chambre de Jacques.

La prétendue cousine du pseudo-docteur Thompson venait d'apprendre le retour de Pascal et accourait pour savoir de ses nouvelles.

Les deux complices la mirent au courant de ce qui se passait.

Ils lui confièrent ensuite la mission délicate de chercher dans la chambre de l'orpheline la médaille du feu comte de Thonnerieux et de prendre note exactement des inscriptions qu'elle portait.

Revenu de l'étonnement bien naturel que lui causait ce qu'elle venait d'apprendre, Angèle demanda :

— Où croyez-vous, que Marthe puisse avoir déposé cette médaille puisqu'elle ne la porte pas ?

— Elle ne saurait se trouver ailleurs que dans son coffret à bijoux, répondit Pascal.

— Elle ne se sépare jamais de la clef du coffret...

— Ce qui prouve qu'il doit renfermer quelque chose de précieux... un objet ayant selon elle une grande valeur... C'est à toi d'être assez adroite pour mettre la main sur cette clef...

— Soyez tranquille... je ferai de mon mieux...

— Agis le plus promptement possible...

— Je tâcherai de faire naître l'occasion...

Fin de la neuvième partie.

La Dixième Partie a pour titre :

UNE NOUVELLE A SENSATION

PRIMES — PRIMES — PRIMES

N'oubliez pas que la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages magnifiques sous forme de Primes.

Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHÈQUE afin de participer au grand tirage qui aura lieu dans le mois d'Octobre.

Tous les Six Mois **\$300.00 DE PRIMES** Tous les Six Mois

PRIME PRINCIPALE - - \$200.00

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires de la *Bibliothèque à Cinq Cents*

Boite B. P. 138.

1540, Rue Notre-Dame, Montréal

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

CHAPEAUX ET FOURRURES**J. R. BOURDEAU**

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre, ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

AU BON MARCHÉ — MAISON —
Alphonse ValiquetteNotre Vente à BON MARCHÉ de la mi-été
commencera LUNDI prochain

Et d'après les grandes réductions que nous avons faites sur toutes nos marchandises, nous pouvons garantir l'accomplissement de toutes les promesses faites dans nos annonces.

Nous mentionnerons quelques-unes des marchandises et quelques-uns des prix pour vous donner un aperçu de ce que vous trouverez à chaque comptoir.

Sous-truquers, 2½ la verge ou montant. Indiennes, belles couleurs, 5c la verge, valant 10c. Gingham écossais, 5c. Skirting à jupes, 7c. Tulle à Es-memains, 5c et plus. Tulle de table, pure, 15c la verge. Chambray, toutes nuances, 15c valant 25c. Mousselines imprimées, patrons choisis, belles couleurs, 20 verges pour \$1.00.

Étoffes à Robes, toutes réduites: une ligne à 4c la verge; une bonne galate, 5c la verge, et tout lainé, à 10c, valant le double du prix. Aussi un Job de Grenadine noire, à 10c la verge, valant 25c.

Cachemires noirs, tout lainé

Valeurs spéciales à 45c, valant 60c; à 50c valant 70c; à 50c valant 80c. Cachemires de couleur, marchés extra: 25c valant 35c; 45c valant 65c; à valant 80c.

TRES BONNES SOIES NOIRES, 12 verges pour \$5.00.

Venez voir ces lignes: 75c valant \$1.00, 45c valant 65c, \$1 valant \$1.40. Lainé, soie Surah, belles marchandises, 45c valant 90c.

GARNITURES—Grand assortiment de marchandises perlées, panneaux et devant de robes, 25c chacun, et un Job de guimpe perlée, autrefois vendue à 50c et \$1.65, en vente à 15c.**VOLANTS EN DENTELLES**—Une caisse à 35c la verge, en montant, Jolis patrons.**SOUS-VETEMENTS DE DAMES**—Valeur extra dans chaque ligne. Venez les voir.**BRODERIES**—Lignes spéciales, réduites à 2c, 3½c, 4c, 5c, 6c, 7c, 8c, 9c et 10c.**BAS**—Bonnes patres à 7c, 8c et 10c.**JERSEYS**—Grande réduction—Ligne spéciale à 75c.**GANTS**—En Soie à 20c, 25c et 30c. Gants de Kid: 1 lot à 23c, autre à 45c valant 50c et 75c.**COLLETS ET MANCHETTES**—Une caisse à 50c chacun.**RUBANS**—Réduits à un tiers du prix: 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10c la verge.**BOUCHOIRS**—2 pour 5c; avec bords de couleurs: 3, 5, 8 et 10c chacun.**PARAPLUIES**—Demandez à voir nos parapluies à 45c.**SPECIAL**

Nous avons fait de grandes réductions sur tous nos COUPONS; nous les offrons pour presque rien. Demandez à les voir.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

ETRENNES !Calendriers à Effeuiller "Ephémérides"
POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés
et représentation de personnages comme ci-dessous :*Avec Indications Historiques*

| | | |
|----------------------------------|--------------|----------|
| PAUL ET VIRGINIE | prix franco, | 50 cents |
| COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE | | 50 " |
| LA COLPORTEUSE D'ŒUFS | | 50 " |
| LE SPORT | | 50 " |
| LA MARINE | | 45 " |
| LES BEAUX ARTS | | 40 " |
| TORRÉADOR | | 40 " |
| LES CHARMEURS D'OISEAU | | 30 " |
| CUPIDON | | 25 " |
| ENLUMINÉ | | 25 " |

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

| | | |
|---------------------------------|--|------|
| SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE | | 50 " |
| " " " plus petit | | 40 " |
| ENFANTS DE MARIE | | 30 " |

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888
illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un
grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.**GRANGER FRERES**

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Payable à la semaine.

MONTREAL

OCCASION LES DERNIERS OCCASION
VOLUMES !Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui
ne peuvent plus être trouvés en librairie.

| | |
|----------------------------------|------|
| LE REMORDS D'UN ANGE | 15c. |
| AMOUR ET CRIME, 1er vol. | 15c. |
| LA HAINE 2e vol. | 15c. |
| LES ORPHELINES | 15c. |
| LE CHOLÉRA | 5c. |
| LE TRAITÉ DU CHEVAL | 5c. |
| TROIS ANS EN CANADA | 25c. |
| PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38 | 25c. |

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.
S'adresser à**POIRIER, BESSETTE & CIE**

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.

L'EDITION HEBDOMADAIRE DE
LA PRESSE

A UNE PIASTRE (\$1.00) PAR ANNEE

est, sans contredit,

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada,
tant à cause de la variété de son contenu qu'à cause de son contenu de

LA BEAUTE DE SES FEUILLETONS.

Pour abonnement, adressez

WURTELE & Cie, Propriétaires.

1340, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTREES

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et costumes, ouvrages de lingerie, chemises, juquettes, etc., etc., ouvrages au crochet, tricoterie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuilleton, des nouvelles sur les modes, le quatuor, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis et des renseignements sur la manière de louer les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnées une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois. Adressez : J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal.

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN, \$2.50. - 6 MOIS, \$1.25. Le Numéro, 5 CENTIMS

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs Propriétaires.

Boîte B. P. 138

NUMEROS PARUS

La Femme au doigt coupe
Les Trois Chercheurs de pistes
La Perle Noire
Tolla
L'Abîme
Le Banquier des Pirates, 1re série
L'Archipel en feu, 2e série
Tancred de Rohan
Nora
Le Petit Vieux des Batignoles
L'Épave du Cynthia, 1re série
Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série
La Rose Blanche, 1re série
Le Dernier des Enfants d'Édouard, 2e série
L'Incendiaire
Un Duel au Désert
Le Pêcheur de Perles, 1re série
Les Frères de la Côte, 2e série
Les Voleurs de chevaux, 1re série
La Chasse aux Brigands, 2e série
Le Peau Rouge, 3e série
Le Crime de Pierrefitte, 1re série
La Révélation, 2e série
Colomba, 1re série
La Vengeance Corse, 2e série
Le Fou Yégo, 1re série
L'Invasion, 2e série
Le combat de Falkenstein, 3e série
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
La Fille de Margared, 2e série
L'Heritage Fatal, 1re série
Le Jettatore, 2e série
Le Diamant Caché, 1re série
Camille, 2e série
Le Testament du Commandeur, 2e série
Une Famille Corse
La mort de Pierre Duvernay, 1re série

La Folle, 2e série
Le Sacrifice de Germaine, 3e série
La Vengeance, 1e série
La Justice de Dieu, 3e série
L'Honnête Criminel
Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts, 1re série
Bon sang ne peut mentir, 2e série
Valerie, 3e série
Une Évasion à la Guyane, 1re série
Les Millions du Nabab, 2e série
L'Anne Révélatrice, 3e série
Le Comte d'Olligny, 1e série
Le Parricide, 3e série
Vingt ans à la Bastille
Nélida
Ginevra
La Chasse à l'Heritage, 1re série
Le Bal Masqué, 2e série
Les Deux Sœurs, 3e série
Le Revenant, 1re série
Tom Sandous, 2e série
L'Œil de Viehno, 3e série
L'homme à l'oreille cassée, 1re série
Le colonel Fongas, 2e série
Ven de Haine,
1re série, Le Chat du bord
2e série, La "Brule-Gueule"
3e série, Philopen le Poulpican
4e série, Chouans et Républicains
5e série, A coups de fusil
6e série, L'Enlèvement de Jeanne
7e série, Kernox
8e série, A la Baïonnette
9e série, Le secret de Philopen
10e série, Crochetout
Le dernier des Trémolin

Le mangeur de Poudre
L'assassinat de Versailles
Le crime de la rue Saint-Laurent
1re partie, Le Meurtre
2e partie, La chasse à l'homme
3e partie, L'Expiation
La Mort d'un Forat :
1re partie, L'Évasion du Bague
2e partie, Forçats et Gendarmes
3e partie, La Mort de Bouzet
Le Condamné à Mort :
1re partie, Le Mort Ressuscité
2e partie, L'Échafaud
Les Ecumeurs de Livriers
1re partie, Les Débuts du Bassin
2e partie, A la Recherche de son Père
3e partie, Père et Fils
La Nuit Sanglante :
1re partie, Le Reveil du M. Denis
2e " L'Inspecteur de Police
3e " Le Lit de Mort
L'Assassiné Vivant :
1re partie, Le Crime
2e " Disparu
3e " Le Détective et la partie de
Floral
2e partie, Dans les Murs
3e " La Famille Charlot
L'Autre du Crime :
1re partie, Les deux bandits
2e " Un vol Maître
3e " L'amour c'est le diable
4e " La chasse aux melanges
5e " Le Meurtre
6e " Un Amour Secret
7e " Le Fils du Condamné
8e " La Fée des Saules